

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

A propos de l'Art moderne

Matin de Pâques

Fausse manœuvre

Saint Ignace de Loyola

Bolchevisme, orthodoxie et catholicisme en Russie

Un nouveau Moyen âge

La morale de la Termitière

Une page d'histoire contemporaine

Quelques souvenirs personnels sur Henri Cochin

Jacques Maritain

Adolphe Hardy

Comte Louis de Lichtervelde

Gaëtan Bernoville

S. G. Mgr Baron de Ropp

Fernand Deschamps

Robert Vallery-Radot

Dr Marian Zdziechowski

Alexandre Masseron

Les idées et les faits : Chronique des idées : Une page des Mémoires de Charles Woeste, Mgr J. Schyrgens. — France. — Japon. — Maroc.

La Semaine

♦ Un grand procès de presse plaqué à Colmar a mis en vive lumière le « malaise alsacien ». Et si le procès lui-même, très habilement mené, et encore plus habilement dénoué, finit par une embrassade générale, par des fleurs et par des larmes d'émotion intense et de patriotique exaltation, si l'autonomisme — un autonomisme germanophile encouragé par Berlin — sort affaibli de l'aventure, le malaise alsacien demeure.

Il est né, ce grave malaise, d'une incompréhension totale, par la France officielle, de l'âme des provinces reconquises. La démocratie française est centralisée à l'excès, antirégionaliste, laïque, et surtout laïcisante. Parce que très faible et obligé de poursuivre l'électeur partout, et donc de s'occuper de tout en tout lieu, l'Etat français a supprimé toutes les franchises locales, tous les privilèges provinciaux. Les faibles s'appliquent toujours à affaiblir ce qui leur est subordonné. Et pour renforcer et consolider la base laïque sur laquelle il s'appuie, l'Etat laïc a organisé partout, lui-même, l'instruction et l'éducation laïques des futurs électeurs.

Du jour au lendemain, cette France républicaine a voulu imposer à l'Alsace le joug qui pèse sur les autres provinces françaises. Ne fallait-il pas que les lois intangibles de la République une et indivisible fussent également appliquées partout? Une démocratie politique peut-elle connaître autre chose que l'égalité et l'uniformité? Et sans retard, comme sans souplesse, avec une rigidité toute révolutionnaire, on tâcha de « mettre » l'Alsace dans le moule officiel français.

La réaction était inévitable. Blessée dans ce qu'elle avait de plus chère, heurtée dans tous les détails de sa vie de chaque jour, l'Alsace regimba.

« Veillez et criez » avait recommandé le général de Castelnuau. On cria ferme. Et si des éléments louches tentèrent d'exploiter à des fins autonomistes et anti-françaises un mécontentement légitime, à qui la faute? Si Berlin a trouvé en Alsace française un terrain de manœuvre, qui donc suscita ce que les maîtres d'hier devaient évidemment essayer d'utiliser contre les maîtres d'aujourd'hui?

Et si demain la France ne modifie pas sa « manière », si on se contente de répéter les belles et éloquentes tirades des grands avocats parisiens aux assises de Colmar, de deux choses l'une : ou on endormira la résistance alsacienne, comme hélas! au cours de ces dernières cinquante années on n'a que trop endormi la vigilance catholique française, et alors l'Alsace sera déchristianisée lentement mais sûrement, comme les lois laïques ont, déchristianisé les autres provinces françaises; ou les Alsaciens ne se laisseront pas berner, tiendront tête, refuseront le joug, et alors

rien n'arrêtera les progrès d'un mécontentement qui peut conduire à la désaffection et à l'opposition la plus violente.

Et Berlin ne manquera pas d'attiser la querelle.

Les débats de Colmar auront mis des larmes aux yeux de tous les Français patriotes, mais que nos frères de France soutiennent les revendications de l'Alsace catholique, qu'ils « crient » et ne cessent de crier, qu'ils appuient de tout ce qui leur reste de forces l'effort de cette belle division de fer qu'est l'Alsace catholique, sinon, le rouleau compresseur du laïcisme passera par là aussi, et alors...

Belges et catholiques, nous avons le plus grand intérêt à ce que le malaise alsacien se dissipe. Comme catholiques d'abord, parce que l'Alsace est un des joyaux de notre Eglise; comme Belges, parce qu'une agitation alsacienne entretenue et exploitée par Berlin, troublerait tôt ou tard une paix que nous sommes les plus intéressés à voir sauvegarder.

♦ On ne décorera plus en Suède!

Progrès égalitariste et donc démocratique puisque l'égalitarisme est le plus important des dogmes de la démocratie? Bien naïf qui le croirait! Que de fois depuis la Révolution française a-t-on vu de ces illuminés tenter de tout niveler et de tout égaliser. Le lendemain, la nature humaine se vengeait. On ne légifère pas longtemps, contre des lois naturelles. Or, l'humanité est ainsi faite qu'il se trouvera toujours des hommes et des femmes prêts à se dévouer et à rendre les plus grands services dans l'espoir d'obtenir un quartier de noblesse ou un petit bout de ruban qui les distingueront « des autres », parce que l'estime, la considération, le prestige, même une certaine envie que l'on provoque, sans parler de la vanité et de l'ambition, resteront toujours de puissants stimulants.

Des primaires démocratiques auront beau décréter le contraire, l'homme ne changera pas. L'Eglise, la grande psychologue, qui, mieux que personne, connaît les ressources et les faiblesses de la nature humaine, et qui sait que le désintéressement et l'héroïsme sont rares, l'Eglise, dans sa divine sagesse, n'a garde de dédaigner les titres et les décorations. Certes, elle ne cesse de prêcher qu'il n'est pour le chrétien qu'un seul stimulant comme une seule récompense, Dieu et son Paradis; mais une longue pratique des âmes lui a fait apprécier à leur juste valeur — relative mais réelle — des récompenses humaines légitimes et efficaces. Les négliger serait aussi fol et aussi absurde que méconnaître les splendeurs et les pompes liturgiques, et tout ce rituel et ce cérémonial compliqués des offices religieux, sous le prétexte que l'idéal est de servir Dieu en esprit et en vérité.

A propos de l'Art moderne ⁽¹⁾

Dans *Art et Scolastique* on se réfère souvent au moyen âge. Cela est légitime, parce que le moyen âge est l'époque relativement la plus spirituelle que l'histoire nous présente, et nous offre ainsi un exemple à peu près réalisé, — je ne dis pas sans tares ni déficiences, — des principes que nous croyons vrais. Mais le temps est irréversible, et dans cet exemple nous ne voulons chercher qu'une analogie. C'est sous un mode entièrement neuf, et difficilement prévisible, que ces principes ont à se réaliser aujourd'hui; (car d'un même principe abstrait il y a mille réalisations historiques possibles, mais différentes que l'on voudra). Si par suite de notre tendance naturelle à tout matérialiser, l'analogie spirituelle glissait à la copie matérielle, à l'imitation des modes particuliers eux-mêmes de réalisation historique, c'est le danger du moyen âge qu'il faudrait dénoncer. Quelque admiration que j'éprouve pour l'architecture romane et gothique, jé me rappelle la joie que j'ai ressentie à Saint-Pierre de Rome, en constatant que le catholicisme n'est pas lié même à ce qui m'est le plus cher. Dans cette grande lumière rationnelle bien propre à une religion publiquement révélée, même le Bernin servait à me rendre témoignage de l'universalité de ma foi.

J'ajoute en ce qui concerne la Renaissance, qu'on s'est souvent mépris sur notre position à son égard. Il y a en elle une certaine « vertu intentionnelle » qui va à l'adoration de l'homme, et qui est devenue la forme du monde moderne. Mais c'est dans l'ordre le plus immatériel, où seules pénètrent métaphysique et théologie, que nous la décelons, sans méconnaître pour cela tous les développements normaux qui continuent par ailleurs, et que l'accident survenu dans les hauteurs n'affecte d'abord que dans leur pur indice spirituel. Remarquer qu'il y eut un instant où la beauté, gardant encore l'odeur des vertus et de l'oraison, a commencé de décliner de ses vœux, de consentir à l'image de l'amour terrestre et d'une jeune sensualité, ce n'est pas calomnier Florence. Observer que la courbe spirituelle de la culture descend depuis la Renaissance, ce n'est pas souhaiter que la Renaissance soit rayée de l'histoire humaine. Parallélogramme des forces : il y a dans le cours des événements une ligne divine à laquelle notre infidélité ajoute une composante de déviation plus ou moins intense, mais à laquelle la Providence ne renonce pas pour cela. Si Erasme et ses amis avaient proportionné leurs moyens à la fin qu'ils poursuivaient, et compris que la raison ne suffit pas pour avoir raison, surtout s'il n'y avait pas eu depuis si longtemps dans la chrétienté tant d'abus de la grâce, la Renaissance ne se fût pas écartée si loin de cette ligne, l'humanisme n'eût pas si vite fait de se montrer inhumain. Il reste que la patience de Dieu est instructive, et nous enseigne à ne pas faucher, même en désir, les moissons envahies par la zizanie.

Toute civilisation forte impose à l'art des contraintes extérieures, parce qu'elle soumet tout le domaine pratique au primat du bien

(1) Une nouvelle édition de *Art et Scolastique*, de Jacques MARITAIN, va paraître bientôt à la Librairie Rouart et fils, Paris. Un important supplément traitera des « Frontières de la poésie », supplément que notre collaborateur a aussi publié ces jours-ci dans le « Troisième numéro de Chroniques » du *Roseau d'or*. Nous extrayons quelques pages vraiment admirables de vérité et de profondeur.

de l'homme, et ordonne puissamment toutes choses à ce bien. On a assez dit les avantages que l'art, s'il veut, tire de ces contraintes. Et pas l'art seulement. Le misérable état du monde moderne, cadavre du monde chrétien, fait souhaiter avec une intensité particulière, la réinvention d'une civilisation véritable. Si pourtant ce souhait devait rester vain, et l'universelle dissolution se poursuivre, nous nous en consolierions, parce que nous voyons, à mesure que le monde se défait, les choses de l'esprit se rassembler là où l'on est dans le monde et pas du monde; l'art et la poésie sont du nombre, avec la métaphysique et la sagesse. La charité des saints conduira le chœur. Tout cela n'a pas de demeure permanente ici-bas, habite en des abris de fortune, en attendant que le temps cesse. Si l'esprit qui flottait sur les eaux doit maintenant planer sur les ruines, qu'importe, il suffit qu'il vienne. Ce qui est sûr en tout cas, c'est que nous arrivons à un temps où toute espérance placée moins haut que le cœur du Christ sera déçue.

* * *

La grâce ne dispense pas l'artiste de son labeur propre, elle rend même celui-ci plus ardu, car elle l'oblige à porter une plus lourde substance. Or, il arrive que les arbres chargés de fruits se courbent, mais l'art ne doit pas plier sous le faix.

Elle ne dispense pas non plus le chrétien des préparations humaines et de l'effort humain, bien qu'elle lui donne et parce qu'elle lui donne et le vouloir et le faire. A nous seuls nous ne pouvons rien faire, augmenter l'être en aucune façon; mais à nous seuls nous pouvons faire le rien, diminuer l'être. Quand la cause première se sert de nous comme d'instruments, c'est comme d'instruments animés et libres, agis sans doute mais en tant même qu'agissants. Dans le champs de nos actes libres elle non plus ne fait rien sans nous. Un instant dont l'homme est maître, au point le plus secret du cœur, noue et dénoue l'éternité.

La mystique est à la mode, l'ascétique moins. C'est une affreuse méprise de croire l'une séparable de l'autre, et de ses lois très sûres. On n'aime pas l'Amour à moitié. Notre époque se sent trop perdue pour ne pas crier vers le ciel, — mais parfois comme un malade crie vers la morphine, non vers la guérison. Sa lâcheté fait craindre qu'elle ne prétende adorer deux maîtres, — mettant alors son imbécile espérance dans un partage radical du cœur et dans l'anéantissement métaphysique de la personnalité; comme si les partages innombrables, divisions, dédoublements de la phénoménologie psychique, si profonds que notre infirmité les permette dans tout l'ordre des sentiments et des attraites indélébiles, et des élections secondaires, pouvaient atteindre le choix primitif de la volonté décidant de sa fin ultime, et l'essence métaphysique de la personne. Au terme on aperçoit un *simili* abominable, la collusion diabolique de la mystique et du péché, la messe noire : si bien que c'est désormais du côté d'une soi-disant religion et d'un soi-disant esprit, non plus de la matière et de la « science », qu'il faut attendre le grand péril du siècle.

Le monde qu'autrefois les saints fuyaient au désert n'était pas pire que le nôtre. Pour décrire notre temps c'est le chapitre premier

de l'épître aux Romains qu'il faut évoquer : « ils ont tourné la vérité de Dieu en mensonge, ils ont adoré la créature, alors Dieu les a livrés aux passions d'ignominie, aux désirs contre nature », et la suite. L'air que nous respirons est saturé d'ordures spirituelles, nous voilà revenus à la grande nuit de l'agonie païenne, où l'homme n'a plus seulement affaire à sa misérable chair, mais à une chair fouettée par les anges de Satan, où la nature entière se revêt de signes obscènes, cauchemar dont le freudisme littéraire s'emploie partout à multiplier l'obsession. Pour travailler dans un tel monde sans contracter trop de souillures, quelle présomption serait-ce de ne pas s'armer des règles les plus dures de la discipline ascétique ! Ici il est moins fatigant de courir que d'aller au pas.

Il y aurait une égale présomption à attendre la science infuse au lieu d'acquiescer celle qui dépend de nous, ou, qui pis est, à mépriser, la connaissance. Il faut avouer qu'en général la jeunesse d'aujourd'hui, victime de l'accélération inhumaine imposée à la vie, paraît découragée des longues préparations de l'intelligence. Hélas, négliger l'intelligence coûte cher. Un règne du cœur qui ne serait pas d'abord un règne de la vérité, un renouveau chrétien qui ne serait pas théologique d'abord, déguisent le suicide en amour. L'époque fourmille de niais qui regardent de haut la raison. Il faudrait d'abord mériter le droit de médire d'elle. L'amour va au delà de la raison ; ce qui reste en deçà est sottise. Ebloui par l'extase et près de mourir, saint Thomas pouvait dire de la *Somme* « cela me semble de la paille » : il l'avait écrite.

* * *

La naïve idolâtrie que la plupart des artistes vouent à leur ouvrage, devenu trois fois saint sitôt que sorti d'eux, est une preuve de l'essentielle faiblesse créatrice de l'être humain. Dieu n'adore pas ses œuvres. Il sait pourtant qu'elles sont bonnes. Il n'y tient pas, il les laisse abîmer par les hommes ; même les merveilles gratuites de l'ordre surnaturel, charismes, prophéties, miracles, les jeux les plus purs de sa poésie, sont comme des feux trop beaux gaspillés dans la nuit. Mais il y a un bien auquel il tient, les âmes, sa nourriture à lui, la pâture de son amour. Croyez-vous qu'il mette en balance le plus grand chef-d'œuvre d'homme et le moindre degré de charité dans une âme ? Art ni poésie n'autorisent à manquer de délicatesse envers lui.

Il est, dit saint Paul, des choses qui ne doivent même pas être nommées parmi vous. Lui-même toutefois les nomme à l'instant. Qu'est-ce à dire ? Il n'y a aucune chose qui *de par son espèce* soit un aliment interdit à l'art, tels les animaux impurs aux Hébreux. A ce point de vue il peut les nommer toutes, comme saint Paul nomme l'avarice et la luxure. Mais à condition que, suivant le cas particulier et *par rapport à ceux* (1) qu'elle vise et qu'elle touche, l'œuvre ne tache pas l'intelligence et le cœur. A ce point de vue s'il y a des choses que l'artiste n'est ni assez fort ni assez pur pour nommer sans entrer en connivence avec le mal, celles-là il n'a pas le droit de les nommer. Qu'il attende un peu de temps. Quand il sera un saint il fera tout ce qu'il voudra.

Que d'actions de grâces, s'il connaissait son bien, il rendrait à la morale ! En protégeant son humanité, elle protège d'une certaine manière indirecte son art lui-même. Car l'œuvre, si belle qu'elle soit par ailleurs, trahit toujours à la fin, avec une sournoiserie infatigable, les tares de l'ouvrier (2). Sans doute l'objet formel de l'art

n'est pas subordonné en lui-même à l'objet formel de la morale, toutefois ce n'est pas seulement d'une manière extrinsèque et pour le bien de l'être humain que celle-ci a pouvoir sur l'activité de l'artiste. Elle intéresse aussi cette activité d'une manière intrinsèque, — dans l'ordre de la causalité « matérielle » et dispositive. La morale en effet n'est pas, comme le voulait Kant, un monde d'impératifs descendu du ciel de la liberté et étranger au monde de l'être : elle s'enracine dans la réalité totale, dont elle manifeste un certain ordre de lois ; la méconnaissance c'est diminuer le réel, donc appauvrir les matériaux de l'art. Un *réalisme* intégral n'est possible que pour un art sensible à toute la vérité de l'univers du bien et du mal, — pour un art que pénètre la conscience de la grâce et du péché, et de l'importance du *moment* (1). Aussi bien ce qu'il y a de plus réel au monde échappé-t-il à l'âme obscure. « Comme des beautés du sens on ne peut rien dire si l'on n'a pas d'yeux pour les voir, ainsi des choses de l'esprit, si l'on ne perçoit pas combien est belle la face de la justice et de la tempérance, et que ni l'étoile du matin ni l'étoile du soir ne sont aussi belles. On ne voit, quand on a une âme capable de les contempler ; et en les voyant on éprouve une joie, un étonnement et un effroi plus forts que dans le cas précédent, parce qu'on touche maintenant à de vraies réalités » (2).

Il n'y a qu'un moyen de se délivrer de la loi. Devenir un de ces parfaits que l'esprit de Dieu agit constamment, et qui ne sont plus sous la loi, faisant par leur propre goût ce que la loi commande. Tant qu'un homme n'est pas arrivé à ce terme, — et quand y arrive-t-il ? — tant qu'il ne fait pas un par la grâce avec la règle elle-même, il a besoin, pour se tenir droit, des régulations contraignantes de la morale. Il réclame cette férule. Et parce que l'artiste comme tel s'exprime et doit s'exprimer dans son œuvre tel qu'il est, — s'il est moralement difforme son art lui-même, alors, la vertu intellectuelle qui est peut-être ce qu'il y a de plus pur en lui, risque de recevoir à bon droit les coups de la morale. Le conflit est inévitable. L'homme s'en tire comme il peut, plutôt mal que bien.

Ce qui rend tragique la condition de l'art moderne, c'est qu'il doit se convertir pour retrouver Dieu. Et de la première conversion à la dernière, du baptême à l'habitude des vertus, il y a de la distance. Comment voulez-vous qu'on ne constate pas des flottements, des troubles, des zones dangereuses ? Il est naturel que ceux qui ont le soin des âmes s'effraient parfois, usent de sévérité. Il convient aussi cependant qu'ils ménagent l'espérance des biens futurs. Si vous parlez aux artistes, dites-leur de se hâter tandis qu'ils ont la lumière, de craindre Jésus qui passe et qui ne revient pas. Si vous parlez aux prudents, dites-leur d'être patients avec les poètes, et d'honorer dans le cœur de l'homme la longanimité de Dieu. Mais qu'ils haïssent avec vigilance la bête immonde qui rôde autour de la poésie, cette *littérature* qui, pour quelques vrais artistes évadés de son enfer, fait chez un grand nombre de faibles dévier la grâce elle-même, change les choses divines en un simulacre bon à engraisser la fatuité.

* * *

A considérer ses conditions humaines, et l'état présent des cœurs, le succès du renouveau que nous espérons paraît étrangement problématique. Une rose demande à fleurir non pas même sur une branche morte, — sur de la sciure de bois.

Je ne prétends nullement dire ce qui sera. Je ne cherche pas à savoir ce que les poètes ou les romanciers feront demain. J'essaie seulement d'indiquer comment se prolongent dans le sens d'une renaissance chrétienne certains vœux profonds de l'art de notre

(1) Pratiquement, l'imprimerie et les procédés modernes de diffusion, en brouillant de plus en plus dans une même masse informe la diversité des publics, risquent de rendre à peu près insoluble un problème déjà singulièrement difficile.

(2) « Quand on tient l'homme, on juge l'œuvre, quand on tient l'ouvrage, on juge l'homme. Imaginez si l'un est bon ce que pourrait être l'autre. » PIERRE REVERDY, *Self-Defence*.

(1) Cf. HENRI MASSIS, *Littérature et catholicisme* (dans *Réflexions sur l'art roman*).

(2) PLOTIN, *Ennéades*, I, 4.

temps; j'envisage un futuriste, ce qui pourrait, ce qui devrait être si l'homme ne trahissait toujours les dépôts qui lui sont confiés. Il m'apparaît alors que la poésie moderne, là du moins où elle n'a pas choisi pour le désespoir, se propose dans l'ordre de l'art cela même dont la Vierge est pour toujours, dans l'ordre de la sainteté, l'exemplaire accompli : faire les choses communes d'une façon divine. C'est précisément pourquoi « il faut être un grand poète pour être un poète moderne (1) ». Au sortir d'une époque où Nietzsche pouvait signaler « l'évolution générale de l'art dans le sens du cabotinage » (2), elle s'applique, gauchement encore, au respect des subordinations authentiques, à l'obéissance, au sacrifice. Wagner l'avait dévoyée, un Satie lui rapprend la probité chaste, un Stravinsky la grandeur. Après avoir tant cherché de fausses puretés, elle est sur le chemin de la vraie. Elle commence à découvrir la signification secrète de la bonté, et de la souffrance, et que « si le monde a été bâti avec la douleur, il l'a été par les mains de l'amour », « c'est cela qui est caché dans toutes choses (3) ». Après tant de sentimentalisme, elle veut toucher durement le réel dépouillé, dénudé. Après que tant de littérature, et une confiance originellement si superbe en la raison affranchie, en la personne délivrée, ont fini dans la désagrégation constatée par Dada, ou dans les mots en liberté du futurisme (ce dernier soupir du passé), elle sent qu'il lui appartient de rassembler; de réconcilier les puissances d'imagination et de sensibilité et la connaissance religieuse; de retrouver « l'homme tout entier dans l'unité intégrale et indissoluble de sa double nature » (4) spirituelle et charnelle, comme dans l'enchevêtrement de sa nature et de la surnature, de sa vie terrestre et du mystère des opérations du ciel. Elle annonce « le temps de la grâce ardente » (5), elle veut, comme la contemplation, anticiper sur le ciel :

Et que tout ait un nom nouveau.

Elle ne s'affranchira pas du langage, ni de l'œuvre à faire, mais il lui faut rendre ces intermédiaires de l'âme transparents, faire de la matière, à force d'attention diligente et d'abnégation, un moyen de transmission qui n'altère ni ne mutile son message. Et c'est la simplicité, vous l'avez bien dit, Julien Lanoë, qui lui donnera l'exactitude et l'accès aux profondeurs. Oubliant, pour adhérer à son pur objet, la menteuse recherche d'une originalité toujours petite et fermée, une droiture, un instinct de désintéressement lui ouvrira le mystère de l'universalité.

Alors les choses de l'esprit, ce que la langue des hommes ne peut pas dire, trouveront le moyen de s'exprimer, l'art ne tentera plus en vain de violer le secret du cœur, il y aura tel respect du cœur que de lui-même il quittera son secret. Ce que Rimbaud n'a pu faire, l'amour le fera. Là où le désespoir s'arrête, l'humilité passera. Là où la violence doit se faire, la charité parlera. L'art jonchera de rameaux le chemin du Seigneur, à qui jadis une couronne de voix pueriles lança l'hosanna pieux.

*Ceux-là quand vous alliez souffrir
Vous ont donné leurs louanges.
Nous autres quand vous régniez
Vous donnons notre poésie.*

JACQUES MARITAIN.

Saint-Jorioz, 8 septembre 1926.

(1) MAX JACOBS, *Art poétique*.

(2) NIETZSCHE, *Le cas Wagner*.

(3) OSCAR WILDE, *De Profundis*.

(4) PAUL CLAUDEL, *Lettre à Alexandre Cingria sur la décadence de l'art*, *Revue des Jeunes*, 25 août 1919.

(5) GUILLAUME APOLLINAIRE, *Les Collines*. (*Calligrammes*.)

Matin de Pâques

*O jeune et frais matin de Pâques qui l'éveilles
En des concerts d'oiseaux, de cloches et d'abeilles,
Matin tendre et fervent, matin riant et clair,
Dont la bouche, au calice invisible de l'air,
Savoure la liqueur pénétrante et subtile
Que, feuille à feuille et fleur à fleur, le vent distille!
Toi dont l'aile, en glissant sous les cieus infinis,
Fait, dans les bois secrets, palpiter tant de nids
Et tant de doux émois dans les âmes heureuses;
Qui, de la plaine ardente aux collines ombreuses,
Sèmes les diamants et l'or à pleines mains,
Enlumines les prés, émailles les chemins
Et pares d'une gemme étincelante et gaie
Jusqu'au pauvre manteau de la plus humble haie!
Matin vibrant de cris de coqs, de frissons d'eaux,
De tintins de grelots, de bêlements d'agneaux,
De bruits d'ailes, de voix d'enfants douces et pures,
D'appels joyeux, d'accords charmants, de longs murmures,
Sois béni pour tes chants, tes parfums, ton soleil,
Pour le sourire bleu de ton divin réveil,
Pour tes fraîcheurs de sève et tes tièdours de mousses,
Pour tes milliers et tes milliers de jeunes pousses,
Pour tous les clairs espoirs de tes vergers en fleurs,
Pour ta grâce éivrante et tes attraits vainqueurs,
Pour tes alléluias mêlant leurs allégresses
En l'azur débordant d'ineffables tendresses
Et versant dans nos cœurs ce besoin d'infini,
Sois béni, frais matin de Pâques, sois béni!*

ADOLPHE HARDY.

CHRONIQUE POLITIQUE (1)

Fausse manœuvre

C'est une fâcheuse mésaventure que celle de M. Vandervelde, qui a vu paraître, dans le *Berliner Tageblatt*, un article sur la crise chinoise qu'il avait eu l'imprudence de donner à un personnage allemand, répandu dans les milieux pacifistes. Fâcheuse pour le leader socialiste; trompé avant la guerre par ses corrégionnaires, roulé tout récemment dans l'affaire Graff, il semble prédestiné à pâtir de la ruse germanique. Fâcheuse pour la Belgique, car devant le monde, l'homme privé disparaît. Les déclarations que l'on trouve sous la plume du ministre des Affaires Étrangères engagent la politique du gouvernement et en éclairent la tendance. Or, M. Vandervelde ne s'est pas borné à dire que notre pays ne voulait point intervenir là-bas, il n'a pas seulement déclaré que les Belges pouvaient être pillés et rançonnés à merci, puisque « quoiqu'il arrive », l'envoi « d'un caporal et de quatre hommes » était exclu de ses prévisions; il a malheureusement jeté un blâme,

(1) Chronique de quinzaine.

à peine dissimulé, sur la politique de l'Angleterre, oubliant que M. Mc Donald lui-même n'a jamais osé dire que les sujets britanniques devaient, à l'heure actuelle, demeurer sans protection. Cette attitude, au moment où le problème hollando-belge réclame toute notre attention, porte un préjudice direct à nos intérêts vitaux.

M. Vandervelde, nous voulons bien le croire, n'a pas renoncé sans de bonnes raisons à la concession de Tsien Tsin, qui n'avait qu'une valeur symbolique et il n'a pas mal fait de se montrer accommodant en se qui concerne la révision du traité de 1865. Mais s'ensuit-il qu'il fallait condamner sommairement, à titre de « politique d'intervention et de violence », l'attitude des puissances qui refusent de laisser saccager leurs concessions? La vérité est qu'un ministre des Affaires étrangères ne doit pas écrire d'articles. M. Vandervelde quand il a dû s'expliquer au Parlement, en présence de ses collègues et sous le contrôle de ses adversaires, a toujours fait preuve d'une grande correction. Il est entré dans la peau de son personnage. Mais au dehors, à l'abri d'une riposte vigoureuse, l'homme du parti reprend le dessus. Jadis, on disait que c'était la faute de M. Henri Rolin; aujourd'hui, on n'a plus cette excuse...

M. Vandervelde, sans nul doute, aspire à une mission plus vaste et plus retentissante que la simple conduite des relations extérieures de notre petit royaume. Continuer nos relations de bon voisinage, nous créer des amitiés nouvelles, trouver une solution à nos difficultés propres, c'est une bien modeste besogne pour un chef de l'Internationale! Il rêve d'une action plus large et c'est ce qui le porte à des généralisations d'autant plus dangereuses qu'elles sont insuffisamment expliquées. Un vieux principe de la diplomatie belge voulait que dans les cas embarrassants notre pays prenne soin de n'être ni le premier ni le dernier à prendre position. C'était sage et prudent. Dans les affaires de Chine, nous avons méconnu cette règle d'expérience au risque de froisser des amis dont nous avons précisément besoin.

Il y a huit jours, le *Times* reproduisait une photographie de la compagnie de débarquement fournie par un croiseur hollandais récemment arrivé à Shanghai pour coopérer à la protection des Européens. Il saute aux yeux que, de la part d'un Belge, le moment était mal choisi pour donner au Foreign Office une leçon de politique orientale. On éprouve un sentiment pénible à voir le ministre des Affaires étrangères que l'on sait si habile négociateur et si fin tacticien s'abstenir de mettre au service de sa fonction publique les qualités brillantes que sur le terrain de la politique intérieure il dépense sans compter à l'avantage de son parti. A ce jeu-là, nous serons toujours battus, et en fin de compte, il apparaîtra qu'un ministre socialiste n'est même pas libre de se montrer adroit.

La direction des relations extérieures d'un Etat est cependant la charge qui réclame la mise en œuvre des capacités les plus hautes. « A certains égards, écrivait le baron Nothomb, qui fut à l'origine de notre indépendance la cheville ouvrière du ministère, le département des Affaires étrangères est la partie intellectuelle de tout gouvernement; il en est comme la Providence; il épie les signes du temps; il cherche à découvrir les rapports parfois lointains entre la destinée du pays et les événements du dehors; souvent, il a l'apparence d'être inactif; inutile même, mais l'imprévoyance, l'oubli, l'erreur d'un jour, une méprise, une fausse appréciation ont des suites irréparables. La Belgique, moins que tout autre Etat, ne peut s'isoler; son existence tient au système général. Le chef de sa diplomatie, roi ou ministre, doit être un observateur universel, toujours l'œil fixé sur la carte du monde; aucun mouvement, en Europe surtout, ne doit lui échapper. » Dans l'Europe du traité de Versailles, la tâche est plus difficile encore. Où est le temps où la Belgique, si ferme dans la défense de sa juste cause, était l'enfant chérie des nations alliées? La

perte de cette position privilégiée ne s'est pas opérée sans que nous y soyons pour quelque chose. Si nous continuons à proscrire toute initiative manœuvrière, nous tomberons à un rang moins enviable encore.

Sachons regarder la situation telle qu'elle est. L'échec du traité hollando-belge n'a encore produit à l'étranger qu'une médiocre impression parce qu'on n'y a vu, suivant l'expression un peu méprisante d'un journal anglais : « qu'une question de dignes et de canaux ». Il appartient à la Belgique, et à la Belgique seule, de porter le problème de l'Escaut sur le terrain de la grande politique; mais pour arriver à ce résultat, nous devons tout à la fois nous garder de desservir nos amis et marquer que notre concours, là où il peut être utile, ne sera pas donné gratuitement. Cette ligne de conduite suppose un plan conçu indépendamment de toute sentimentalité dite démocratique.

Comte LOUIS DE LICHTERVELDE.

Saint Ignace de Loyola⁽¹⁾

La belle vallée d'Iraurgi, qui s'épanouit dans la province espagnole du Guipuzcoa, et semble n'être faite que pour résonner sous les pas des filles agiles, au son des tambourins, était emplie, au milieu du XV^e siècle, du pire fracas militaire. Deux repaires guerriers en commandaient l'existence. Sur la colline, un peu au delà d'Azpeitia, se pressait le château d'Onaz. Au pied de la colline, un autre château, celui de Loyola, fermait la vallée.

Château? Bien plutôt bastion. A peine quatre fines échaugettes. Ni pont-levis, ni chemin de ronde, ni tourelles. Nul ornement, sauf les lous du blason familial, n'égayait la nudité de la pierre.

L'agrément était sacrifié aux sombres utilités de la guerre. La conception même de la défense se réduisait, avec une sombre et brutale puissance, à la seule résistance du roc lisse, à peine fissuré d'étroits créneaux : créneaux vers Azpeitia toute proche, créneaux vers Azcoitia de l'autre côté de la vallée, créneaux vers le col aux ombres bleues qui va vers Tolosa.

Onaz soutenait Loyola. Loyola soutenait Onaz. Un mariage avait, dès 1264, cimenté l'union. L'union, bien entendu, se faisait contre les autres et le pays en était enflammé. Au temps où les grands-parents paternels d'Ignace régnaient sur la vallée, la situation devint intenable. Juan Pérez de Loyola et quelques seigneurs amis, grisés de leur propre audace comme d'un champagne follement pétillant, trouvèrent magnifique, en 1456, de jeter un défi à huit communes à la fois. Du coup, le roi Henri IV se fâcha, fit raser jusqu'aux fondements le château d'Onaz et condamna au même sort celui de Loyola. Il condescendit, pour ce dernier, à arrêter la démolition à moitié de la demeure, autorisant même à reconstruire le reste, mais à condition d'user de tuiles et non de ces pierres dont il était fait jadis et qui semblaient de larges pans des Pyrénées.

Au cœur de ce bastion, diminué mais fier encore, naquit, en 1491, ainsi environné de tumultueux souvenirs, Ignace de Loyola. Une si rude ascendance n'était point faite pour le conduire à de molles destinées. Ses parents entendaient d'ailleurs qu'il fût le digne fils de leur sang bouillant. La légende épique de la vallée enfiévrera son imagination d'enfant. Plus tard, le seigneur Juan Velasquez de Cuellar, ami de son père, se chargea de changer ses rêves belliqueux en réalités d'estoc et de taille. Il amena le fils de son ami, devenu jeune homme, à Arevalo, dans la vieille Castille, et, en même temps qu'il l'initiait à la vie des cours et au charme d'un monde brillant, il le forma à vivre dangereusement.

(1) Voir dans le dernier numéro de *La revue catholique*, la note à propos de la Sainte Thérèse de Jean Soullairol.

En 1515, voici Ignace de retour à Azpeitia. Qu'est-il à cet âge, au premier coup d'œil? Un jeune garçon semblable aux plus fiers compagnons de son époque et de sa race, en qui survit la flamme de la chevalerie, en qui le goût de l'attitude et du costume s'allie à une bravoure qui défie la mort, entouré de mille occasions de se battre et de resplendir et se jetant sur chacune avec une impétuosité qu'exalte encore quelque passion secrète.

Ignace subit toutes les séductions de l'amour et de la jeunesse. Il brûle de combattre pour s'illustrer et de s'illustrer pour être aimé. Mais il porte en lui, sans s'en rendre compte, un héroïsme supérieur à celui de ses compagnons. Il est de ceux qui n'admettent pas que l'objet de leur poursuite soit inférieur à leur désir. Que cette disproportion vienne à apparaître, et l'esprit de Dieu fond sur eux.

Un pareil tempérament ne lui permettait pas de languir à Azpeitia. Juan Velasquez meurt et Ignace entend glorieusement son souvenir en se montrant un élève au moins égal au maître.

Il obtient du vice-roi de Navarre le commandement d'une compagnie militaire, et, en 1517, piaffant et fumant d'impatience, il part pour Pampelune.

Quatre ans de vie de forteresse, coupés d'escarmouches. Et enfin! voici la guerre... Tandis que l'armée navarraise est empêtrée dans la Castille, où les *comunidades* s'agitent, François I^{er} fait envahir la Navarre par André de Foix, seigneur de Lesparre. Pampelune est le premier objectif. La ville, démunie de ses troupes habituelles, est vite débordée. Elle ouvre ses portes. La garnison s'enferme dans la citadelle. Elle se sait insuffisante et, bien que composée de soldats tannés, boucanés par des guerres incessantes, elle veut céder devant l'impossible et se rendre; mais au milieu d'elle, il y a le grand cœur d'Ignace et son fou désir de renommée. Le gouverneur lui-même sait la partie perdue, mais Ignace insiste. Si joyeux, ardent et son goût du risque sont tels que tous y cèdent. Il se confesse, car voici l'heure où jamais de rendre ses comptes à Dieu. Les boulets français battent la muraille. La lutte est violente. La victoire passe et repasse les créneaux. Mais un boulet brise la jambe d'Ignace. La citadelle, que la volonté du héros maintenait seule debout, fléchit d'un seul mouvement. Lui tombé, l'ennemi passa.

Mais c'était un ennemi généreux. Les Français comblèrent Ignace de soins et de témoignages d'estime, puis, au bout de quinze jours, le firent reconduire à Loyola. Le mal empira, au point que plusieurs fois son entourage perdit tout espoir. Les chirurgiens l'opérèrent à plusieurs reprises. Ignace supporta ces opérations très douloureuses sans faiblir. Comme il ne savait pas encore ce qui mérite la souffrance, il fit même renouveler l'opération, alors que les os se remettaient déjà, pour ne pas subir la disgrâce de rester boiteux. Les vallées de son âpre pays ne produisaient pas d'âme femelle. Il était d'ailleurs d'une trempe exceptionnelle.

Ignace guérit par longues étapes. Tandis qu'il reprenait des forces, il était envahi par la méditation et les songes. Il lisait aussi, et, comme on ne trouva pas pour lui *l'Amadis de Gaule* ou l'un de ces romans de chevalerie qu'il adorait, on lui passa une *Vie du Christ* et un recueil de vies de Saints. Alors commencèrent de lutter en lui, l'homme ancien, façonné par la vie des cours et des camps, et l'homme nouveau, aux contours encore indécis, mais qui s'accordait aux profondeurs ignorées de son âme. Tantôt le texte éternel l'emportait; tantôt, mille rêves de chevalerie dont le centre était quelque dame de merveilleuse beauté. Il aimait à imaginer que cette dame était Germaine de Foix en personne, la veuve de Ferdinand le Catholique, car son âme fuyait les mesures communes.

Peu à peu, il lui apparut qu'il n'est d'héroïsme complet que dans l'ascétisme d'une volonté qui se renonce, d'une âme qui se perd pour mieux se retrouver. Il oscillait d'un pôle à l'autre, mais l'un d'eux graduellement le fixait. Extraordinairement doué pour la méditation et la dissection spirituelle, il dominait ses balancements et en analysait avec acuité le rythme et les éléments. Le profil spirituel d'Ignace dégagait ainsi peu à peu ses fortes arêtes. Le tumulte guerrier et l'ivresse mondaine l'avaient empêché jusqu'ici de se reconnaître. A la faveur de la souffrance, son âme véritable surgit de l'ombre, comme une étrangère bien-aimée. Il nota qu'entre les deux courants qui le divisaient, celui des pensées mondaines le laissait, en se retirant, sans consolation, tandis que l'autre, où le service de Dieu avait seul place, le comblait d'une quiétude et d'un contentement durables, même après qu'il avait cessé d'y appliquer sa pensée. De ce fait, pour lui fulgurant,

les *Exercices* et toute sa spiritualité devaient sortir, comme l'arbre du germe. L'esprit de Dieu, l'esprit du démon. Pour une âme généreuse, il n'est que de choisir.

Il cédait à la grâce comme un bon chevalier, ayant fait tout ce qu'il a pu, cède à un ennemi généreux. Les divagations anciennes s'évanouissent comme fumée et il ne songea plus qu'à imiter les saints. A l'horizon de ses rêves purifiés, Jérusalem lui apparut. C'est là qu'il irait, en esprit de pénitence d'abord, puis pour y recueillir la volonté précise de Dieu sur lui. Il n'eut dès lors de cesse qu'il ne fût parti. Malgré les instances de sa famille, à peine debout, avec cette même hâte joyeuse qu'il avait mise à gagner Pampelune, il sauta sur une mule et s'en fut... Quelques minutes d'un trot dur, et le château de Loyola n'était plus qu'un souvenir.

Il alla ainsi jusqu'à Barcelone, l'âme emplie de prières et la volonté exaltée par le désir de glorieuses aventures dont le bénéficiaire serait Dieu seul. Il fit une veillée à Notre-Dame de Aranzazu, un des hauts-lieux du pays natal, une autre à Montserrat. Cette dernière fut une vraie veillée des armes dont il s'acquitta selon les vieux rites de la chevalerie. Il suspendit au sanctuaire son épée, son poignard, tous les signes extérieurs d'une vie résolue. Il donna ses vêtements à un mendiant et s'habilla comme un pauvre homme.

Montserrat est la seconde de ses grandes étapes spirituelles. A cette heure, il n'est encore et ne veut être qu'un pèlerin, ainsi que lui-même s'intitule dans son autobiographie. Il ne savait pas au juste ce que Dieu voulait de lui. Il réagissait encore devant les hommes et les choses comme un chevalier de son temps. Son ambition, pour aller à Dieu, ne s'était pas dépouillée de l'orgueil, et sa charité croyait pouvoir prendre le visage de la violence. Il n'envisageait la pénitence que corporelle et telle qu'un bel exploit plus que comme la rançon de ses péchés.

Un Maure, qu'il rencontra en cours de route, manqua éprouver à ses dépens cette insuffisance de spiritualité: comme ils causaient, arçon contre arçon, le Maure en vint à contester la virginité de la Mère de Dieu. Il était roué et subtil en ses arguments; Ignace lui répondit de son mieux; mais tout donne à penser que, faute d'instruction, il s'en tira fort maladroitement. Sur quoi, le Maure piqua des deux et fila au grand trot de son roussin. Ignace, mécontent de lui-même, pensa qu'il devait, pour venger la Vierge Marie, fendre le Maure en deux d'un de ces coups d'épée péremptories que louent les Chansons de Gestes. Mais serait-ce bien? serait-ce mal? Il décida de s'en remettre à son coursier auquel il abandonna les rênes. Si, à la bifurcation prochaine, il prenait la grande route, Ignace rejoindrait son contradictoire et l'occirait; s'il prenait l'autre chemin, Ignace laisserait le Maure à ses chances. Le mule choisit le deuxième parti, et le Maure fut ainsi sauvé.

* * *

Bien imparfaite était donc la vie spirituelle d'Ignace; mais ce qui était acquis chez lui, sans retour possible, c'était le don qu'il avait fait à Dieu de tout son être. Il avait formulé ce don avec une générosité splendide où il s'était engagé d'un seul coup. Ignace est au Christ et ne regardera plus en arrière. Il ne s'agit pour lui que de se trouver, de se définir, de discerner les plans de Dieu sur lui. Le fracas des armes et le chant des sirènes ne lui ont pas permis jusqu'ici d'entendre le bruit que menait en lui son âme immortelle. Les derniers fantômes seront bientôt exercisés. Manrèse va l'en délivrer à jamais.

Ignace, en effet, ne resta pas à Barcelone. Il gagna vite Manrèse, toute proche. L'hôpital de la petite ville l'accueillit la nuit; mais, à longueur de journées, il vécut dans une grotte qui s'ouvrait non loin de Manrèse, dans un escarpement. Dix mois, il y pria, il y pensa à la face de Dieu. Prodigieuse épopée spirituelle dont on ne peut parler qu'en balbutiant. Cependant, l'autobiographie d'Ignace, des révélations à ses confidents, nous ouvrent sur ce Sinaï quelques avenues de lumière. Et d'abord, il se livra à la mortification corporelle la plus rude. Il était jadis très soigneux de sa chevelure: il la laissa pousser en désordre; de ses ongles: il ne les tailla plus. Il voulut, par tout son corps, être semblable à la broussaille, à la pauvre terre, au chaos primitif où le limon était roi. Il poussa la jeune aux extrêmes limites que permet la vie. Toutes vanités abolies, il prosterna son âme devant Celui qui la créa aux origines du monde. Cependant sa requête était précise, et lucide son vouloir. Il ne voulait pas s'abolir, mais s'utiliser; il voulait mourir, mais pour renaître; il aspirait à se sacrifier, mais pour créer.

Il expérimenta, comme à Loyola, l'emprise alternée des deux esprits. L'esprit du Démon lui livra de durs assauts. Ignace alla si avant dans la tentation du désespoir que les abîmes, ouverts à côté de sa grotte solitaire, sollicitèrent son vertige. Il fut aussi torturé par des scrupules dont sa faculté aiguë d'analyse et d'introspection aggravait l'action térébrante. Il voyait trop clair en lui pour n'avoir pas la perception du mot qui le délivrerait; dans son humilité naissante, il attendait ce mot de son confesseur de Manrèse, qui ne le trouva pas.

Mais, d'autre part, l'Esprit de Dieu le saisissait et l'entraînait aux cieux. Il fut comblé de grâces inouïes, un jour surtout qu'il était assis et méditait au bord du Cardoner, la face tournée vers les eaux rapides. Ce jour-là, sans que nous sachions ce qu'il lui fut dit, il fut inondé d'une telle connaissance aussi bien des choses de la Foi que de celles de la science, que, dit-il, tout ce qu'il apprit par la suite jusqu'à la fin de sa vie ne pouvait atteindre à une telle abondance et à une telle lumière. Il eut aussi de nombreuses visions, qui s'offraient à lui en figures floues et fuyantes, mais dont le sens lui apparaissait clairement. Ainsi, d'une forme blanche pourvue d'un grand nombre d'yeux étincelants, qui flottait souvent auprès de lui, il connut que c'était l'esprit du mal et le chassait aussitôt en levant son bâton.

Ouvert à tous les vents de la contemplation et aux passages enivrants de la grâce divine, il poursuivait du même mouvement une méditation précise, minutieuse même, sur ses états d'âme dont il notait les phases successives. Ainsi écrivit-il, d'un bout à l'autre, une première rédaction des *Exercices spirituels*, sorte de sublime brouillon qu'il complétera et rédigera définitivement plus tard, en France et en Italie.

Les *Exercices* sont directement le fruit de l'expérience ascétique et mystique de Manrèse, et sans doute aussi de la connaissance qu'Ignace commençait d'acquérir des âmes. Des « personnes spirituelles » se groupaient déjà autour de lui à Manrèse. Les exercices, dont il faut faire remonter l'inspiration première à la période méditative de Loyola, sont, plutôt qu'un manuel d'oraison, un bréviaire d'ascèse. Ils tendent à former le héros, selon les formules chrétiennes, l'homme dépouillé de l'esprit du monde, habité par la volonté de Dieu, le saint de conquête et d'assaut. Par une série de méditations intenses et concises, progressivement ordonnées, coupées de règles pratiques et de courtes prières, ils mènent l'homme au seuil de la récollection métaphysique, au don entier de lui-même à l'œuvre divine. Une simple lecture, même attentive, ne livre pas la moelle des *Exercices*; ils doivent être pratiqués, et, pour l'être convenablement, s'étendre sur quatre semaines, correspondant, dans l'esprit d'Ignace, à quatre grandes phases spirituelles. Ce traité succinct a eu, immédiatement et d'âge en âge, une action formidable. Maîtrise psychologique, pondération souveraine, sens aigu de la spiritualité, ce petit livre témoigne d'un bout à l'autre de ces qualités exceptionnelles; il exprime et condense les éléments principaux de la vie supérieure en formules d'une netteté de diamant. Ignace était extrêmement intelligent; mais, quand on songe à l'ignorance ou son existence antérieure le laissa des choses spirituelles, au caractère si élémentaire de sa vie intérieure, à la veille même de Manrèse, et que l'on retrouve dix mois après, dans les pages nées de Manrèse, un tel maître de spiritualité chrétienne, on se rend bien compte que toutes les proportions sont ici bousculées et que Dieu lui-même a passé.

* * *

Ignace sortit de Manrèse armé. En mesure d'accomplir sa mission, il ne la connaît cependant pas encore, mais il a en mains la méthode qui a opéré sa propre transformation, le perfectionnera sans relâche et finira, complétée par l'expérience et l'observation de son temps, des hommes et des choses, par lui faire discerner la configuration précise et l'originalité de sa mission.

Pour le moment, il est l'in de songer à fonder un ordre, ni même à recruter une petite équipe d'hommes héroïques. Inondé de grâces, il ne songe qu'à aller seul par les chemins, prêchant le Christ, condamnant le péché, invitant les âmes supérieures à grandir, en suivant la voix dont il sait maintenant les étapes. Il irait ainsi, pensait-il, s'arrêter longtemps quand le service de Dieu lui paraîtrait devoir y gagner, passant outre quand des obstacles matériels ou l'aridité des âmes rendraient l'apostolat impossible. La volonté de Dieu remplaçait désormais pour lui

l'espace et le temps. Ni la maladie ne l'arrêterait, elle qui le mène souvent aux portes de la mort, ni les persécutions, ni les climats. Il était prêt à se transporter sans plan préconçu, sur n'importe quel point du vaste monde.

Avant tout, il veut réaliser son vieux rêve de Terre Sainte. Fin mars 1523, il embarque pour Jérusalem, mais il n'y peut rester. Les Franciscains qui ont la garde de la Terre Sainte l'invitent, sans grande aménité, semble-t-il, à reprendre la mer. Revenu à Barcelone (en 1524), son projet est sans doute d'aller par le monde, conversant, prêchant, donnant les *Exercices*, s'arrêtant où le service de Dieu l'en presserait. Mais il est vite gêné par son manque d'instruction. La connaissance de la philosophie, de la théologie, lui est indispensable, et il en ignore tout. Par une décision qui révélerait à elle seule la trempe de sa volonté, cet homme de trente ans se met sur les bancs de l'école et, durant deux années, y apprend le latin. Il se rend à Alcalá puis à Salamanque pour se perfectionner dans les universités de ces deux villes. Comme il ne cessa de faire depuis son départ de Loyola, il ne vit que d'aumônes. Il prêche, il convertit. Autour de lui le peuple, émerveillé ou scandalisé, mène grand bruit.

C'est l'heure des Inquisiteurs. Ils vont soumettre Ignace aux interrogations les plus minutieuses. Tant qu'il restera en Espagne, ils ne lui laisseront pas de repos. A Alcalá, par exemple, Ignace sera emprisonné, les fers aux pieds, pendant quarante-deux jours. L'inquisition espagnole rendait bien quelque service à la société chrétienne d'Espagne, notamment en faisant la vie dure aux *alumbrados*, demi-fous qui propageaient des hérésies incontestables et nuisibles à tous égards; mais son action était généralement sommaire, brutale et inintelligente. Le don de discernement leur manqua singulièrement en ce qui concerne Ignace. Erasme était le cauchemar des Inquisiteurs, et ils en pensaient Ignace infesté. Celui-ci était joyeux de souffrir pour Jésus-Christ et fit preuve d'une admirable patience; mais il en vint vite à penser que ces inquisitions continuelles n'étaient un régime favorable ni à l'action apostolique, ni aux études, et il partit pour Paris.

Il fit le trajet à pied. En février 1528, le solitaire des rocs désolés de Manrèse vit s'épanouir à l'horizon les molles verdures d'Ile-de-France. Sitôt à Paris, il reprit ses études. Les résultats de son premier labeur intellectuel en Espagne n'étaient pas brillants. Il y avait vécu davantage dans la familiarité des Inquisiteurs que d'Aristote. Méthodique et volontaire, il refait ses humanités au collège Montaigne. De 1528 à 1535, il poursuit ses études théologiques et philosophiques; en 1534, il est maître ès-art. On imagine les difficultés qu'il eut à vaincre. Il dut engager dans la lutte toutes ses ressources intellectuelles, toute son opiniâtreté. Aux obstacles d'ordre intellectuel s'ajoutait le problème de l'existence matérielle. Il fallait vivre, et ce ne pouvait être qu'en mendiant. Il alla cependant deux fois en Flandre, en Angleterre, à la solde d'un riche marchand pour y gagner quelques écus. L'Inquisition de Paris ne tarda pas à le repérer. Dès qu'il eut vu qu'une « affaire » se préparait, il prit les devants, en vieil habitué de l'institution, offrit toutes preuves utiles, et pria qu'on se hâtât, afin qu'il perdît le moins de temps possible. L'inquisition, heureusement, fonctionnait à Paris avec plus d'intelligence et de libéralité qu'en Espagne. L'affaire, bien que sérieuse, fut assez promptement vidée.

A Paris, Ignace acquiert la somme de connaissances indispensables. A Paris, encore, se dessinent, sans qu'Ignace d'ailleurs en prit nullement conscience, les premiers traits de la Compagnie future. Ignace a des compagnons, et tous mettent leur vie spirituelle en commun. Autour d'Ignace sont groupés : Pierre Lefèvre, François de Xavier, Jacques Lainez, Alphonse Salmeron, Simon Rodriguez, Nicolas de Bobadilla, et un peu plus tard Claude Le Jay, Pascal Broet, Jean Codure : brillante constellation, dont les astres sont de valeur inégale, mais certains de première grandeur. Leurs études terminées, ils font dans une chapelle, sur le flanc de Montmartre, un premier acte solennel de société, où il faut voir l'origine de la Compagnie. Ils font vœu de servir Dieu, de faire un pèlerinage à Jérusalem et, de retour de Terre Sainte, d'aller se mettre à la disposition du Pape...

Par là se révèle une des intentions, caractéristiques d'Ignace, un des traits originaux de la Compagnie future : dépendre directement du Pape. Des considérations temporaires et permanentes justifiaient pleinement cette manière de voir. En majorité, l'épiscopat de ce temps était ou corrompu, ou médiocre et buté dans sa médiocrité. Dans ces conditions, faire dépendre directement de l'épiscopat l'apostolat des Compagnons, c'était l'entrevue

d'autant de façons désagréables qu'il y avait de diocèses ou à peu près. On n'imagine pas, par exemple, sans frémir ce que fût devenue, à moins d'un miracle, l'action d'Ignace, si elle eût relevé de Siliceo, cet archevêque de Tolède, dur et borné comme un caillou de l'Estramadure, et qui devait persécuter si durement la Compagnie naissante. Rome, c'était la stabilité, les longs desseins, le cœur même de toute réforme possible. Par ailleurs, Ignace devait déjà pressentir la nécessité d'équipes volantes qui dépendissent du seul pouvoir central, ce qui leur permettrait à la fois la mobilité et l'efficacité. A ce moment, il ne songeait pas à établir de constitution, et il est même remarquable que l'idée et la décision lui en soient venues si tard. Un petit groupe, galvanisé par la volonté de servir le Christ, cimenté au surplus par sa propre volonté qui est dominatrice, Ignace ne voit pas encore au delà.

En 1537, les compagnons se retrouvent à Venise, après qu'Ignace eût fait un crochet par l'Espagne. Vainement, ils attendent pendant un an l'occasion de gagner la Terre Sainte. La limite de leur vœu étant expirée, ils vont à Rome et, comme il était convenu, se mettent à la disposition du Pape. Ignace, que Dieu n'a cessé de combler de visions, d'illuminations et d'allégories intérieures (au point qu'il en parcourut un jour les campagnes normandes en criant de joie), Ignace est à pied d'œuvre. Sa mission commence de se profiler sur un ciel troublé ou roule l'orage de la Réforme.

Il a la providentielle fortune de rencontrer, en Paul III, un pape qui inaugurerait une nouvelle lignée pontificale, franchement orientée vers le règlement des affaires ecclésiastiques. L'Eglise avait besoin d'une réforme spirituelle étendue et profonde, après la succession sur le trône de saint Pierre d'une série de papes enivrés du vin nouveau de la Renaissance. Paul III n'était certes pas un ascète; la Renaissance l'avait marqué, lui aussi, d'une forte empreinte; comme cardinal, avant d'ailleurs d'être prêtre, il avait eu une vie peu édifiante. Mais, avec l'âge, il se spiritualisa et donna le meilleur de ses préoccupations aux choses d'Eglise. Il fut aidé à ce relèvement de la dignité pontificale, par une intelligence naturellement méditative et pénétrante et par un vrai génie diplomatique qui lui avait déjà permis de ne se compromettre dans aucune des innombrables intrigues cardinalices, de rester dans les meilleurs termes avec ses six prédécesseurs, et même de ne jamais prendre parti entre François I^{er} et Charles-Quint, ce qui est bien le comble de la diplomatie. Le souci de maintenir un tel équilibre, en une si périlleuse époque, aiguïsa singulièrement l'esprit d'observation dont il était doué. Il savait merveilleusement écouter et faire parler. Ce maigre vieillard aristocratique, aux yeux brillants et perçants, dont l'énergie de belle qualité matait constamment le tempérament coléreux, était fin connaisseur en hommes; il eut tôt fait de reconnaître la trempe intellectuelle et morale d'Ignace. Il n'était pas à la hauteur de l'œuvre de la réforme catholique, mais il avait ce qu'il fallait pour distinguer, dans le fondateur de la Compagnie de Jésus, le réformateur dont l'intervention était, pour la société spirituelle de ce temps, une question de vie ou de mort.

* * *

Ignace ne quittera plus Rome. Le pèlerin, l'étudiant ont achevé leur course. Le grand chef religieux va naître. Une transformation spirituelle, d'une extraordinaire envergure, a mené, de 1521 à 1538, le chevalier nerveux et batailleur de Pampelune au rôle supérieur de Fondateur et d'Organisateur. Depuis Alcalá et Salamanque sans doute, depuis Paris surtout, l'idée d'une société, à tout le moins d'un compagnonnage, a pris corps en lui. En cet esprit puissant, chaque pensée est soumise à une introspection dont la robuste et patiente méthode fait songer à la façon dont le soc de la charrue éventre et façonne le sillon. Tout un monde de pensées, de prières intérieures, d'analyses, d'élections présida à l'élaboration de la Compagnie de Jésus. En fait, les grandes lignes devaient en être arrêtées quand il arriva à Rome. Dès 1539, les premiers compagnons décident de former un corps religieux et de faire vœu d'obéissance à un chef élu. Ils décidèrent aussi le vœu spécial d'obéissance au Souverain Pontife, et diverses conditions essentielles du fonctionnement de la Société. Ils sortaient cependant à peine d'une persécution, courte mais violente, qui les accabla dès leur arrivée à Rome, mais que la bienveillance de Paul III dissipa. La première formule de l'Institut, d'une concision

et d'une densité admirables, fut soumise à Paul III, qui, après un examen serré, l'approuva en 1540.

Un an après, Ignace est élu premier général de la Compagnie. Il commence à préparer et méditer son chef-d'œuvre : *Les Constitutions*. Simultanément naît et se développe une des plus fastueuses épopées spirituelles qui soient. Un à un, les membres du petit corps d'élite, déjà notamment renforcé, et tout animé de l'esprit de son chef, rayonnent sur le continent connu. Entre tous étincelle ce chevalier magnifique et charmant; ce conquérant d'une avidité impériale, dont le cœur a des générosités de fils prodigue : François de Xavier. Ignace a distingué ses virtualités inouïes. Sachant qu'il ne faut rien de moins à cet être dévorant que le vaste monde, il lui désigne l'Inde. Aussitôt Xavier quitte Rome, se rend au Portugal et fond sur les Indes comme un bel oiseau de proie frémissant. Sur la seule côte des Moluques, il fonde trente chrétientés, baptise trente mille personnes; des villages entiers passent au Christ. Puis Xavier s'embarque pour le Japon mystérieux. Ignace suit les étapes du météore, seconde, d'une corresponsance émouvante, sa course enflammée. Xavier tourne déjà ses regards vers la Chine, lourde et énigmatique derrière ses murailles. Il s'y jette impétueusement. Mais le corps exténué de Xavier ne peut plus répondre à l'impérissable jeunesse de son cœur. Xavier meurt, auprès d'un néophyte, sur la plage où l'a conduit l'immensité de son désir. Qu'importe! derrière lui, sur ses traces, de nouvelles équipes surgissent.

Quant au Portugal, il est vite conquis et forme une belle province. Ignace eut à y exercer ses facultés de discernement et de décision. Rodriguez, le provincial, était un homme austère et droit, mais dont les conceptions ascétiques manquaient de pondération. Ses excès spirituels amenèrent le Fondateur à lui prodiguer des avertissements où la charité le dispute à la plus fine et à la plus ferme intelligence des hommes. Ces avertissements n'ayant pas abouti, Ignace n'hésita pas à destituer Rodriguez et à réduire de moitié le nombre des membres de la Compagnie au Portugal. Il ne transigeait pas sur l'esprit et les règles de l'ordre.

Cependant, Melchior Cano ébranlait, du tonnerre d'une éléquence sauvage, les chaires d'Espagne. C'était un Dominicain de grand prestige, titulaire de la première chaire de théologie de Salamanque, homme éminent, mais en qui une grande ferveur pour l'orthodoxie était portée à l'état pléthorique par le mouvement d'un sang naturellement tumultueux. Il tenait les « Jésuites » pour les précurseurs de l'Antéchrist et le proclamait sans ambages. Il tentait de le prouver par des arguments dont la faiblesse étonne chez un homme de cette valeur, mais qui tesaient balle en raison de l'autorité personnelle de Cano et de sa violence même. L'étonnant évêque de Tolède, que l'on surnommait Siliceo, « l'évêque à tête de silex », appuya Cano et doubla l'offensive de celui-ci de l'action la plus entêtée et la plus brutale. Il alla jusqu'à interdire aux prêtres de la Compagnie de célébrer la messe et refusa de lire les Bulles pontificales qui approuvaient l'ordre nouveau. Il ne fallut pas moins pour le réduire que l'intervention catégorique du nonce, appuyé par Philippe II. — Cette vive bourrasque, où éclatent l'âpre génie de l'Espagne et l'ardeur butée et sombre qu'elle apporta longtemps aux débats théologiques, fut passagère. Dans la province d'Espagne, à la mort d'Ignace, 300 Jésuites, 16 collèges répondaient du succès.

En France, les progrès furent plus lents. L'Université de Paris multiplia les difficultés. Son opposition, moins inhumaine que celle de Melchior Cano, fut plus tenace et plus subtile. Mgr du Prat, évêque de Clermont, soutint la Compagnie avec intelligence et dévouement, mais elle ne put se développer qu'après la mort d'Ignace. En Belgique, il en fut de même.

En Allemagne, la tâche était formidable. Les Jésuites y avaient à lutter contre la corruption du clergé qui, comme partout en Europe, était profonde et contre la Réforme dont l'Allemagne était précisément le foyer d'origine et de densité. Le Jay et Bobadilla s'attaquent à la source. C'est en effet auprès du haut clergé que s'exerce leur première activité. Bientôt s'ouvre le Concile de Trente. Ignace, sur l'appel de Paul III, y députa ses plus fins limiers théologiques : Lainez et Salmeron. Il sait choisir ses hommes, les porter au maximum de rendement et les placer au point qui convient. Doués d'un flair admirable quant à l'hérésie ou à la proposition douteuse, d'une habileté et d'un tact consommés dans la discussion, rompus à l'art de la transaction comme de la mise au point, ils firent, sur le plus complexe et le plus délicat des terrains, une besogne ravissante. Des personnalités de valeur côtoyaient au Concile de Trente bien des évêques incapables de

mener les débats et même d'y intervenir. Ceux-ci recouraient sans cesse à Lainez et Salmeron et souvent se contentèrent de réciter des textes préparés par eux.

La Compagnie, du vivant d'Ignace, poussa des pointes en Irlande et jusqu'au Brésil. Cependant, en Italie, en Espagne, des collèges naissaient. Mixtes d'abord, c'est-à-dire formés de scolastiques et d'élèves du dehors, ils se divisèrent par la suite en scolasticats, ouverts aux seuls aspirants à la Compagnie, et en collèges proprement dits, à l'usage des laïques désireux de faire leurs humanités.

* * *

Ainsi, toutes les grandes articulations de la Compagnie de Jésus jouaient déjà du vivant d'Ignace. C'est merveille de voir avec quelle sûreté, quelle agilité d'observation, quelle maîtrise pour tout dire et quelle intuition prophétique, Ignace manœuvre ses pièces sur l'échiquier prodigieux. Et pourtant, il est attelé, dans le même temps, à un travail qui suffirait à l'immortaliser, je veux dire les *Constitutions*. L'esprit, le fonctionnement et les règles les plus précises de la Compagnie s'y trouvent formulés.

L'universalité du but y apparaît dès l'abord. Puis la mobilité, la variété des moyens. Tout ce qui peut servir à la gloire de Dieu rentre dans l'objectif de la Compagnie. L'envergure du but, la plasticité même de la manœuvre demandant un pouvoir central puissant, des hommes supérieurement formés, une élite de premier ordre. Toute la constitution de la Compagnie y tend.

Le général est élu à vie. Il a des pouvoirs si étendus qu'il nomme lui-même les Jésuites qui sont à la tête d'une province ou Provinciaux, et même les recteurs de collèges et séminaires, les proposés aux maisons professes. Il les destitue et les déplace également, de sa propre et seule autorité. Pas une communauté qui ne doive, chaque année, lui rendre compte de son administration. Pour éviter les abus d'un pouvoir aussi centralisé, Ignace a prévu quatre Assistants, conseillers d'office qui, si la conduite du Père Général pose un cas grave, peuvent au besoin convoquer la congrégation générale, composée de tous les Provinciaux et de deux Profès par province.

La sélection est poussée à l'extrême. Le futur jésuite passe par des épreuves et des examens qui jouent l'office d'une série de filtres au bout desquels l'eau n'arrive que décantée et purifiée. Deux années de probation sont exigées, puis une période de très fortes études ou scolasticat, et le fameux troisième an de probation; enfin un dernier filtrage mène les scolastiques, tantôt à la phalange d'élite des *profès*, tantôt au rang de *coadjuteurs spirituels*. En cours de route, ceux qui sont incapables au ministère ecclésiastique ou s'y dérobent par humilité ont été dirigés sur des paliers spéciaux : ceux de *coadjuteurs temporels approuvés*, voués aux offices domestiques, ou ceux de *coadjuteurs temporels formés*.

Ainsi sélectionné, le jésuite fait un vœu d'obéissance qui n'est ni plus ni moins strict que celui des autres congrégations, mais dont l'application est peut-être assurée par des méthodes et des moyens plus minutieusement étudiés. Par ailleurs, le vœu d'obéissance au Pape, pour les missions spéciales, constitue une caractéristique très nette du vœu d'obéissance dans la Compagnie.

Pour garantir la plénitude de cette formation intérieure, qui normalement doit porter l'homme au maximum de rendement, les pratiques de mortification extérieure ne sont autorisées que dans la mesure où elles n'entravent pas le fonctionnement de l'esprit et ne nuisent pas à l'activité d'un ministère très dur. Pour la même raison, il n'y a aucun office de chœur dans la Compagnie. Quant à la pauvreté, elle est rigoureuse.

Un tel exposé ne peut donner l'idée de la vie et de l'œuvre d'Ignace qu'à la façon dont peut suggérer l'océan le tracé d'une ligne d'horizon. L'œuvre est immense.

Elle épousa strictement la personnalité de son créateur. Les règles qu'Ignace a tracées n'ont pas changé. Des additions de détail y ont seulement été portées. De toutes les congrégations, la Compagnie de Jésus est certainement celle qui a gardé le plus fortement, dans son ensemble, et dans chacune de ses parties, l'empreinte de son fondateur. Les puissantes conceptions d'Ignace défient le temps : elles sont aussi valables et opportunes au XX^e siècle qu'au XVI^e, chose d'autant plus remarquable qu'elles sont orientées vers l'action dont les formes sont pourtant si changeantes.

* * *

Une telle œuvre fait se pencher avec une avide curiosité sur celui qui l'a conçue et réalisée telle. Or la personnalité d'Ignace reste, par bien des côtés, mystérieuse. Moins peut-être qu'un autre saint, il s'est livré. Mon impression est qu'il y eut en lui des réserves morales inouïes, dont ni ses confidences — très rares et qui lui furent d'ailleurs arrachées avec la plus grande peine — ni sa correspondance, ni les recherches de ses historiens ne nous ont donné l'idée; on en peut seulement évaluer approximativement la richesse et la puissance d'après l'étendue et la solidité de l'empire spirituel qui en est né. Par toute son ascendance, Ignace était Basque et tenait, pour une bonne part, de sa race, avec une volonté un peu têtue, une grande réserve sur ses propres sentiments et sur le mouvement de sa vie intérieure. Il avait un goût prononcé pour la solitude et le silence. Jusque dans l'apostolat, il portait en lui un monde fermé. La grâce, certes, intervint dans son âme de foudroyante façon. Elle le façonna en dix mois, à Manrèse, au point d'en faire un homme nouveau; mais, comme sur tous, elle agit sur Ignace suivant sa propre ligne. Elle porta à un point surnaturel les parties fécondes de sa personnalité; mais, celle-ci, quelle était-elle?

Elle n'était pas séduisante à proprement parler, ou plutôt elle ne séduisait pas par le charme physique ou moral. Ignace était plutôt laid; sa tête ronde de face, son profil pointu, la claudication dont il était affligé depuis le siège de Pampelune, n'avaient rien qui attirât particulièrement. Quant à son rayonnement moral, plusieurs de ses disciples ont assuré qu'il leur témoignait une tendre affection. Et nul doute, en effet, qu'il la ressentit ardemment dans son cœur, mais il était à l'ordinaire d'esprit minutieux dans le gouvernement pratique des hommes et d'une grande sévérité. Sa séduction propre était une séduction de puissance et de maîtrise, et surtout la séduction austère, mais irrésistible, de la sainteté. Celle-ci donnait à son regard une flamme inouïable.

L'image d'Epinal que l'on se fait des saints mène trop souvent à ne voir dans la personnalité « humaine » d'Ignace, fondateur et organisateur, qu'un esprit lucide et habile, et comme une sorte de chef de contentieux spirituel. Le vrai est qu'il fut un mystique de grande lignée. Aucune de ses résolutions qui ne fût précédée de longues oraisons. Il priaît avec larmes, et des visions le ravissaient. Jésus-Christ lui apparut maintes fois, et la Vierge Marie. Il vit aussi un jour l'âme de son cher bachelier Hocez gagner les cieux.

Il est vrai aussi qu'il fut doué du don le plus sûr de discernement et d'analyse des esprits, comme du sens le plus pratique et le plus fin. Cette alliance de hautes facultés de contemplation et de facultés discursives, agiles et aiguës, est peut-être le caractère le plus saisissant du dynamisme ignatien. Au cours de sa vie si active, parmi les soucis d'une énorme organisation, il ne cessa d'être environné de présences invisibles et de pressantes voix.

Naturellement généreux, possédé jusqu'aux moelles de l'esprit de chevalerie, il atteignit à l'abnégation la plus austère et à l'héroïcité constante du désir, de l'intention, de l'action. Ce cerveau puissant rayonnait des clartés d'une intelligence subtile, de cette intelligence qui est la vraie joie de l'univers, puisqu'elle donne le sens du maniement des hommes, le tact dans l'utilisation des circonstances, le sentiment des limites et de l'insurmontable. Ignace, dont la volonté fut de fer, n'a cependant jamais tenté de briser ce qu'il valait mieux tourner.

Son cœur est moins *visible* que celui de saint François d'Assise. Il était pourtant de feu, et l'on trouve dans sa vie par éclairs des traits qui ont, sinon la puérilité exquise des *Fioretti*, du moins l'héroïque candeur de Don Quichotte. Ignace s'était donné tout entier, pour ses compagnons, pour les hommes malheureux, il avait d'innombrables tendresses et pour toutes les détresses du monde un dévouement sans limites; mais il avait à gouverner, il devait mener un empire : il agissait, d'ailleurs, en des circonstances extraordinairement difficiles, sur de rudes hommes, non sur des esprits. Et qu'il n'eût pas choisi d'être un mendiant inconnu par les chemins est sans doute le témoignage le plus magnifique de l'amour sans bornes qu'il portait aux âmes.

La personnalité d'Ignace, si forte et si âpre, a marqué son œuvre géante, comme un cachet impose à jamais à la cire un profil romain. Or, à force précisément de s'être exprimée dans son œuvre, elle y disparaît en quelque sorte, mais à la façon dont une chose visible s'enfonce dans la lumière.

Ignace ne voulut d'ailleurs même pas qu'on s'aperçût de sa mort. Quand, en l'année 1556, tout l'avertit que l'heure était

venue, il fit avertir le Pape qu'il allait bientôt s'en aller. Il ne rédigea, ni ne fit rien d'exceptionnel. Il vaqua à la besogne quotidienne. Quand il sentit sous lui son corps céder sans reprise possible, il rentra à pas feutrés dans sa cellule et y mourut, presque sans témoins, de la mort des très pauvres gens.

GAËTAN BERNOVILLE.

Bolchevisme, orthodoxie et catholicisme en Russie

Sous le régime tsariste, l'Église catholique était, en Russie, une religion « étrangère » tolérée. Un département du ministère de l'Intérieur s'appelait : Département des cultes étrangers. Les catholiques de Russie — on en comptait deux millions dans les confins actuels de la Russie — étaient Polonais en majorité. Exception faite du diocèse de Tiraspol (avec résidence épiscopale à Saratow), toutes les églises, communautés ecclésiastiques, etc., — plus de 200 — avaient été fondées par des Polonais : fonctionnaires, ingénieurs, médecins, ouvriers, déportés. Des centres polonais s'étaient créés en conséquence. Aussi, l'Église catholique était-elle appelée dans le langage courant : la « polonaise ». La situation commença à changer graduellement à partir de 1914, époque à laquelle le passage des orthodoxes à l'Église catholique fut autorisé, bien qu'il fût entouré de difficultés. On put constater à cette occasion — fait que beaucoup d'hommes partiaux ne veulent pas reconnaître — que les ecclésiastiques polonais n'étaient pas des nationalistes seulement, mais, avant tout des prêtres catholiques. Dans plus d'un centre, on commença à prêcher et à enseigner la religion en russe, d'où mécontentement du gouvernement tsariste.

Cette action catholique devint beaucoup plus intensive dans l'intervalle qui sépara le chute du tsarisme de l'avènement des bolchéviks. Au cours du bref régime Kerensky, l'Église catholique se vit octroyer une autonomie garantie par la loi et, à Saint-Petersbourg, des milliers de conversions furent enregistrées.

Le terrorisme antireligieux du bolchévisme mit fin à cette activité. Il contraignit l'Église catholique, tout comme les autres confessions religieuses, à une attitude défensive, attitude qu'elles furent nécessairement obligées de garder de longues années durant.

Ce terrorisme ne frappa pas les catholiques seuls. Il sévit aussi — et surtout — contre les orthodoxes, auxquels on attribuait des mobiles politiques (non sans raison au début). De nombreux ecclésiastiques russes furent mis à mort, dont plusieurs évêques. La faiblesse inhérente au Césaropapisme se révéla ici tout entière. Une fois que le pouvoir laïque qui servait à l'Église russe de point d'appui se fut effondré, tout s'écroula, et des fractions d'Églises, souvent favorisées par le gouvernement des Soviets, ne tardèrent pas à surgir, telles que : l'Église vivante, l'Église des Travailleurs, l'Église Synodale (anti-patriarchiste), d'autres encore.

Le clergé, privé de toutes ses ressources et terrorisé, sans connaissances sérieuses, souvent sans foi, renonça en foule à la prêtrise. Ceux des prêtres qui restèrent à leur poste recherchèrent fréquemment un abri dans les Églises tolérées. D'autres firent de leur mieux pour ne pas attirer l'attention. En ce moment, l'Église orthodoxe russe paraît paralysée. N'en concluons pas cependant que, dans d'autres circonstances, elle ne pourrait pas revivre.

Le peuple, auquel les connaissances religieuses font totalement défaut, reste, en grande majorité, indifférent à cet état de choses. La jeunesse abdique toute croyance et « s'apachise » entièrement.

* * *

En ce qui concerne la persécution infligée à l'Église catholique, elle a commencé avec mon arrestation, faite naturellement sous un faux prétexte. A la fin du mois d'avril 1919, je fus empiri-

sonné avec d'autres prêtres, à titre d'otages polonais. Prétexte invoqué : « la prise par trahison de Wilna par les Polonais, le Vendredi-Saint 1919 ». Ce prétexte était bien peu sérieux : à preuve l'entretien que j'eus à Moscou, fin mai, avec un fonctionnaire envoyé pour m'interroger. Il me demanda ce que je pensais de la guerre polono-russe. Réponse : Il n'y a pas de guerre entre les Soviets et la Pologne. Le gouvernement des Soviets n'a-t-il pas dénoncé les accords conclus avec la Prusse et l'Autriche au sujet des partages de la Pologne? N'a-t-il pas reconnu par là ce que ces partages avaient eu de contraire au droit des gens? N'a-t-il pas renoncé par là aux parties russes de la Pologne que les Polonais sont dès lors en train de réoccuper comme leur ayant été enlevées? Voilà qui est juste, me fut-il répondu; mais la Russie a proclamé le droit des peuples à l'auto-détermination. Cependant quel besoin d'une auto-détermination pour une région aussi polonaise que celle de Wilna?

Cet interrogatoire fut suivi d'une tentative de me convertir au communisme. Puis, après mon expulsion de Russie en Pologne, les arrestations de prêtres se succédèrent sans fin. Beaucoup se virent aussi expulsés peu à peu; aussi à l'heure qu'il est, le nombre des prêtres que j'ai sous mes ordres en Pologne est-il de beaucoup supérieur à celui des ecclésiastiques restés en Russie. Dix prêtres se trouvent en ce moment sur l'île de Solovki, dans la mer Blanche; d'autres ont été bannis dans diverses localités russes (Nord et Est); plusieurs sont en prison. La persécution se poursuit sans faiblir. La situation ne cesse d'empirer, soixante-dix ecclésiastiques à peine, pouvant encore circuler librement dans l'immense Empire. Le peuple catholique leur est profondément attaché, et on peut dire que leur attitude est héroïque. Un seul d'entre eux a suivi l'exemple de beaucoup d'orthodoxes et a apostasié. Il est impossible de donner plus de détails sur la situation actuelle, les maîtres de la Russie, Juifs et athées, saisissant toute occasion pour nuire aux personnes comme à la cause, pour alimenter et intensifier la persécution. Comme prétexte, il suffit, à l'étranger d'une parole imprudente; à l'intérieur de la Russie, d'une lettre, d'une rencontre, d'un journal étranger trouvé chez la personne suspectée!

* * *

Un régime bientôt vieux de dix ans, qui sait ce qu'il veut, qui ne connaît aucun scrupule moral, qui use de toutes les armes terroristes imaginables, ne peut naturellement demeurer sans résultats.

Les catholiques de la vieille génération (non pas les orthodoxes, malheureusement) restent fermes, mais les jeunes!

Le bolchévisme élève une génération « apachisée » dès son plus jeune âge. Elle se moque de toute morale. C'est un véritable marais sur lequel rien ne saurait être édifié : là — malheureusement, là seulement — git la certitude de sa banqueroute historique prochaine.

A la fin de 1919, j'habitais Moscou, dans un état de demi-liberté et j'entendis un jour, dans la rue, un garçon de douze ans injurier une petite fille du même âge, lui reprochant de n'être pas venue la veille passer la nuit chez lui!

Dans un collège mixte, à la distribution des prix, le directeur loue les élèves-filles d'avoir bien travaillé et d'avoir donné une preuve de leur patriotisme, puisque beaucoup d'entre elles (32) étaient enceintes! Ce sont là des faits authentiques et nullement isolés. On se représente ce qu'il en est de la jeunesse des campagnes : naguère, déjà, les influences religieuses y étaient minimes, car le clergé orthodoxe se préoccupait peu de l'éducation de la jeunesse. Qu'en est-il aujourd'hui, après dix ans de propagande athée et de persécution religieuse?

Les bolchéviks finiront par se noyer, dira-t-on, dans leur propre marais. Parfait. Et puis? Tout élément sain faisant défaut, une guérison graduelle me semble peu vraisemblable. Je croirais plutôt à des coups de force qui, dans différents endroits, porteraient au pouvoir des hommes à poigne et sans pitié. Ces hommes laisseraient alors toute liberté à tous les facteurs moraux et religieux, soit par conviction, soit faisant de nécessité vertu. Cela pourrait être là le point de départ d'une renaissance de l'action catholique en Russie. Celle-ci se heurterait à des ruines, à la haine, mais aussi à de nobles aspirations.

Quelle forme pourrait prendre pareille action? En Russie, le clergé polonais est toujours respecté. Ce respect a encore augmenté au cours des années de persécution. Ce clergé a donc une notable

avance sur celui des autres nations. A preuve l'impression produite sur les Russes par le procès et le meurtre de Mgr Budkiewicz, alors que le meurtre de tant de prêtres et d'évêques russes n'a presque pas laissé de traces. Qu'il me soit permis ici de relever une conception fautive quoique fort répandue à l'étranger : celle de la soi-disant hostilité entre le peuple polonais et le peuple russe. Il n'existe de peuple à peuple ni hostilité, ni haine. Seuls les fonctionnaires russes et les aristocrates qui entouraient le trône haïssaient le peuple polonais, de la haine du bourreau pour la victime qui ne se laisse pas égorger sans résistance. Certes, chez cette dernière, cette haine fait éclore le même sentiment, mais c'est le bourreau seul qui est haï, et ce d'autant plus que ledit bourreau est haï au même degré par son propre peuple.

On pourrait faire une observation analogue à propos de la Prusse : les couches profondes du peuple polonais savent fort bien distinguer entre les Prussiens et les autres Allemands.

* * *

Nous ne parlons ici que des villes; que faut-il penser de la situation à la campagne? Le paysan russe reste attaché, dit-on, aux rites auxquels il est habitué, mais cela ne l'empêche nullement du reste de s'inféoder à toutes sortes de sectes qui rejettent les rites. Il place résolument l'exemple donné au-dessus des rites. Cet exemple, il ne le trouve pas chez les prêtres russes; il le trouve en revanche chez les prédicateurs de ces sectes — tout au moins du point de vue moral. Séminaires et académies ecclésiastiques russes se servent fréquemment d'ouvrages protestants d'origine allemande qui détruisent chez les élèves toute croyance dogmatique et lui substituent l'arrogance protestante : circonstance qui empêche ou entrave les conversions en masse. Car conçoit-on des conversions en masse sans hiérarchie? Dans la masse ignorante du peuple, le schisme n'existe qu'à l'état matériel non à l'état formel. L'exemple est au premier plan, la forme est et reste secondaire.

Les catholiques de rite latin sont au nombre de deux millions en Russie. On ne saurait donc ignorer ce rite. Il prédomine nettement dans les villes; et à Saint-Petersbourg, sur les trois cents conversions de ces derniers temps, c'est à peine si on en a enregistré quatre-vingts au rite oriental. A la campagne, le rite latin pourrait également triompher par l'exemple, surtout, là où il pourrait, par le contraste et l'exemple couper l'herbe sous les pieds du clergé orthodoxe décadent.

D'autre part, le rite oriental est protégé par Rome, il est tout aussi catholique que le rite latin. Il est donc de notre devoir de le défendre et de lui donner le moyen de vivre. Il est vrai que, aux yeux de la masse inculte, les deux rites risquent toujours d'être envisagés comme deux religions différentes, le rite oriental étant décrié comme étant du quasi-catholicisme d'ordre secondaire. Une semblable erreur avait déjà été commise par les Polonais au XVII^e siècle.

Il faut faire clairement comprendre au peuple que l'un et l'autre rites ont la même signification, aucun d'eux ne pouvant prétendre à avoir le premier rang.

Cet objet ne peut être atteint selon moi que par la suppression de la muraille de Chine qui sépare les deux rites. Il faut que des deux possèdent une seule hiérarchie, un seul ordinaire du lieu. Il faut une seule instruction pour le clergé, le célibat, et, dans la mesure du possible, les mêmes règles canoniques. D'où le droit et le devoir pour l'évêque de célébrer dans les deux rites, comme d'imposer à son clergé un semblable biritualisme, le cas échéant, à toutes fins utiles. Ce n'est que lorsqu'il verra officier dans deux rites différents un seul et même ecclésiastique, que l'homme inculte « moyen » se dira que derrière ces formes différentes, il est quelque chose d'essentiel et d'identique.

La foi sera ainsi détachée de la forme et recevra la place qui lui convient. La forme sera reléguée à une place secondaire, lui convenant également.

C'est de cette façon qu'on peut faire revivre le rite oriental, plongé dans un sommeil millénaire, le sauver du nationalisme acatholique, empêcher la désunion intérieure du peuple russe, en tant que celui-ci peut devenir catholique. Une pareille méthode, si elle est appliquée comme il convient, devra donner en Russie la victoire au rite oriental purgé de tout ce qu'il a d'acatholique.

Actuellement, mes opinions sur cette question sont à peine combattues, notamment par des nationalistes russes, adhérents

d'une pratique séculaire, pratique qui a donné, malheureusement, des résultats fort médiocres, du fait notamment de ladite muraille de Chine. Je ne puis qu'espérer que le bien-fondé du système que je préconise deviendra évident un jour, lorsque je ne serai plus depuis longtemps du nombre des vivants.

Qu'elle s'ouvre d'ici peu ou d'ici longtemps, la Russie offre un champ immense pour la prédication de la vérité catholique. Dans ce champ, il y aura place pour tous ceux qui ne poursuivront d'autre objet que la charité et la liberté. Passe Dieu que le Christ n'ait pas à répéter cette triste parole : « La moisson est mûre, mais qu'ils sont peu nombreux les ouvriers! »

† EDOUARD, BARON DE ROPP,
Archevêque de Mohilew,
Métropolitte de Russie.

(Traduit de l'allemand
Copyright Schönerer Zukunft, Vienne).

Un nouveau Moyen âge⁽¹⁾

II. — Vers un monde nouveau.

Berdiaeff nous offre une vue très sombre du monde moderne qu'il appelle le « Vieux-Monde »; il le voit livré à l'individualisme, à l'atomisme, à l'épuisement de toute force vraiment créatrice, bref à la ruine. Non pas assurément à la ruine totale. Il est rare qu'une civilisation périsse entièrement. L'auteur compare volontiers notre situation à celle qui a précédé la destruction de l'empire romain et à la ruine de la civilisation greco-latine.

Pourtant cette civilisation n'a pas péri tout entière. Le christianisme s'est assimilé tout ce qu'il y avait en elle d'éternellement vivant pour le purifier, l'affiner et le compléter par les valeurs nouvelles qu'apportaient l'Évangile. Berdiaeff insiste à l'occasion sur cette idée que le véritable humanisme, ce n'est pas celui de la Renaissance, mais l'humanisme chrétien du Moyen âge dont saint Thomas, saint François d'Assise, le Dante sont, en des genres différents, les plus illustres représentants. On sait que M. Gilson, l'éminent historien de la philosophie du Moyen âge, professe la même opinion.

Non, le monde moderne ne périra pas tout entier. Pourtant l'auteur ne se lasse pas de souligner d'un trait rude, les signes de sa décadence.

Le vieux monde qui se défait et auquel on ne saurait revenir est positivement celui de l'histoire moderne, avec ses lumières rationalistes, avec son individualisme, son libéralisme et ses théories démocratiques, avec ses brillantes monarchies nationales et ses politique impérialistes, avec son monstrueux système économique, d'industrialisation et de capitalisation, avec les appareils de sa technique énorme, ses conquêtes extérieures et ses réussites pratiques, la concupiscence effrénée et démesurée de sa vie publique, son athéisme et son souverain dédain de l'âme, sa brutale lutte des classes, et pour finir, le socialisme, couvrant toute l'histoire contemporaine.

Berdiaeff a pour la civilisation issue de la Renaissance un très sérieux souverain qui s'étend à tous les aspects de cette civilisation.

Le XIX^e siècle s'est enorgueilli de son droit, de ses constitutions, de l'unité de sa méthode scientifique et de son appareil scientifique. Mais ce que les temps modernes n'ont pu réaliser, c'est une unité intérieure qui fut concluante. L'individualisme, l'atomisme, les infestations essentiellement.

Tout le temps qu'a duré l'histoire moderne, des séries de ruines intestines ont rongé les sociétés, l'homme se soulevant contre l'homme, la classe contre la classe. La lutte des intérêts opposés, la concurrence, le profond isolement de chaque homme et son abandon ont caractérisé les types de sociétés. Dans la vie spirituelle et intellectuelle de ces

(1) Voir la Revue du 8 avril 1927.

sociétés, il est loisible de découvrir une anarchie toujours croissante, une lacune radicale provenant de la perte du centre unique ou de la perte de vue l'unique but suprême.

Pour caractériser ce désarroi intime et en montrer fortement la cause profonde, il a les formales qui vont très loin, qui éclairent d'une magnifique lumière bien des questions que des controverses superficielles n'avaient obscurcies.

Qu'on me permette de citer. C'est le seul moyen de donner au lecteur l'impression vivante du message que nous transmet le philosophe russe.

L'homme a fini par croire ceci : qu'il pouvait se sauvegarder, qu'il se suffisait à soi-même, dès l'instant qu'il possédait la pensée rationaliste, la morale laïque, le droit, le libéralisme, la démocratie et le parlement. Autant de formes qui ne font, au contraire, que signaler la grave dissension qui trouble l'humanité, la dissémination, l'absence d'esprit un. Nous voyons que ce sont des formes de mésalliance légalisée (1), afin de se laisser mutuellement en paix et dans un isolement respectif et aussi dans cette indifférence pour tous, à se choisir une vérité.

Le rationalisme, l'humanisme, le droit, le libéralisme, la démocratie, autant de formes de pensée et de vie, qui ont pour fondement l'hypothèse que la Vérité est inconnue et que peut-être il n'en existe pas; c'est-à-dire qu'ils ne veulent pas connaître la Vérité.

... Qu'est-ce que la démocratie humaniste, sinon la proclamation du droit à l'erreur et au mensonge, sinon un relativisme politique, une sophistique, une manière de livrer la destinée de la Vérité au suffrage de la majorité des voix? Et qu'est-ce que la philosophie rationaliste sinon la confiance plénière en la raison individuelle, tombée du trône de la Vérité; séparée des sources de l'être, sinon encore l'affirmation du droit, pour la pensée, de ne pas désirer élire la vérité, ni attendre de celle-ci le pouvoir de connaître? Qu'est-ce que le Parlement, sinon la législature de la dissension, la prédominance de l'opinion sur le savoir (j'emploie ce mot dans le sens platonicien, l'impuissance à passer à la vie dans la Vérité).

On voit immédiatement tout ce qui sépare Berdiaeff de tous les écrivains modernes qui ont critiqué comme lui l'individualisme sous toutes ses formes. On trouverait par exemple dans l'œuvre de Maurras des critiques analogues à celles que je viens de citer. On pourrait même les trouver plus complètes, plus fines aussi, plus justifiées par un ensemble plus imposant d'arguments.

L'originalité de Berdiaeff, c'est de remonter beaucoup plus haut dans la recherche des causes. C'est parce qu'il s'est détourné de Dieu, source de toute vérité et de toute vie — « Je suis la Voie, la Vérité et la Vie! » — que le monde moderne s'agite dans l'anarchie. Négativement, ou moins, par son souci de ne jamais faire appel au divin et au surnaturel, la politique de Maurras, reste, en fait, une politique laïcisée et une forme subtile du naturalisme.

La philosophie de l'histoire de Berdiaeff est au contraire essentiellement religieuse. Il n'a le fétichisme d'aucune forme politique. S'il dénonce aujourd'hui l'impuissance de la démocratie, c'est parce que la démocratie agonisante a l'incroyable prétention, elle qui est si vide de toute substance spirituelle, de vouloir régénérer le monde.

Il n'a pas plus de tendresse pour les monarchies d'ancien régime, plus solides en apparence que les démocraties d'aujourd'hui, mais également infectées du venin humaniste.

Ce serait la chose du monde la plus aisée, que de confronter bien des pages du *Nouveau-Moyen Âge* avec tel ou tel passage des encycliques des grands papes de l'époque contemporaine.

Le style est très différent. D'un côté, une pompe un peu solennelle, empruntée à la tradition, et venant aussi de l'usage de la langue latine. De l'autre, une langue vivante et ardente, des phrases gonflées de sens, nourries d'allusions aux choses du temps présent. Mais sous des revêtements différents, on trouverait des jugements identiques, motivés de la même manière.

C'est bien à un écrivain chrétien que nous avons à faire, qui n'est pas sans certaines ressemblances avec Ernest Hello, mais avec une connaissance plus intime des grands courants de la pensée anti-chrétienne.

Cependant, en sa compagnie, la sécurité intellectuelle n'est pas complète.

Par moments, assez rares je le veux bien, on se sent heurté par je ne sais quel excès de véhémence dans le réquisitoire, et par l'éclat d'un mysticisme exagéré.

(1) Voici encore une idée que Maurras a souvent développée. Malheureusement, étant donnée son agnosticisme invétéré, il n'a jamais su en donner une explication entièrement satisfaisante pour les catholiques.

Berdiaeff est Russe. Il nous dévoile lui-même quelques-uns des caractères de l'âme russe qui nous paraissent, à nous Occidentaux, un peu inquiétant, Henri Massis nous en donnait récemment, ici-même, une appréciation sévère. Le Russe est foncièrement religieux. Il a du monde une conception religieuse et mystique. Cela, bien entendu, n'est pas pour nous déplaire. Peut-être pêchera-t-il fortement, mais il saura qu'il pêche. Il ne transformera pas son péché en vertu, comme firent Rousseau et toute sa séquelle. Il en aura au contraire un vif remords et il sentira le besoin d'expiation. Les romans de Dostowieski nous offrent des exemplaires, d'une intensité de vie inouïe, de ce type d'homme.

Le Russe, nous dit-on, a horreur de la civilisation bourgeoise. Nous aussi, si on entend par là, la civilisation utilitaire qui plonge ses racines dans la philosophie individualiste du XVIII^e siècle, et qui considère la richesse économique comme le souverain bien. Le croyant russe « estime que, devant Dieu, le bourgeois européen ne vaut pas mieux que le communiste russe ».

Mais voici qui est plus grave et même tout à fait suspect. On nous assure que le peuple russe fut de tout temps animé d'un esprit de détachement terrestre, inconnu des autres peuples de l'Occident. Il ne s'est jamais senti lié et enchaîné aux choses de la terre, à la propriété, à la famille, à l'Etat, à ses droits, à son mobilier, à sa façon extérieure de vivre.

Ici, nous débordons le catholicisme et nous entrons dans une zone dangereuse. Le catholicisme honore tout cela, justifie tout cela, défend tout cela : la propriété, la famille, l'Etat, les biens externes, par des arguments de droit naturel, en grande partie empruntés à la sagesse antique et des arguments tirés des écritures.

Prenons garde que le christianisme, dégagé des bases que lui offrent la raison naturelle et la discipline de l'Eglise peut devenir un terrible ferment d'anarchie. L'exemple de Tolstoï est éloquent à ce point de vue.

* * *

Est-ce à dire que notre auteur soit pessimiste? Assurément pas. Un chrétien ne saurait être pessimiste. Sans doute il n'a pas l'optimisme béat de ceux qui croient au mythe décevant du progrès indéfini. Il sait qu'en dehors du péché, il n'y a pas de mal absolu sur la terre et que la Providence sait faire tourner les pires catastrophes temporelles à l'avancement spirituel du monde. Mais il ne prévoit pas pour demain un avenir idyllique.

Précisément parce qu'il compare les temps modernes aux derniers temps de l'Empire romain, il attend pour le proche avenir l'arrivée des Barbares. Nous entrerions, si nous n'y sommes pas déjà engagés, dans une période de barbarie, mais de barbarie raffinée, instruite, pourvue de science appliquée et de savante technique.

Et après viendrait un nouveau Moyen-âge.

Notre auteur, dira-t-on, est tout simplement un réactionnaire, un prophète du passé. Ce reproche qu'on a dû lui faire, car les Russes sont extrêmement anxieux de savoir si une doctrine est réactionnaire ou non, donne à Berdiaeff l'occasion de développer une théorie originale de la Révolution et de la réaction, originale par la forme bien personnelle dont il la revêt, car pour le fond, elle est déjà dans les doctrines de Joseph de Maistre.

La Révolution, Berdiaeff la déteste. Toute révolution, écrit-il, est abjecte et aucune révolution ne réussit à atteindre le but qu'elle se propose.

La Révolution française apparaît grande et noble au regard de la Révolution russe, mais c'est un mirage. Elle ne fut pas meilleure que la Révolution russe, ni moins sanglante, ni moins cruelle; elle fut aussi athée, aussi destructrice à l'égard de tout ce que l'histoire avait jusque là consacré.

C'est un erreur de croire qu'une révolution puisse être arrêtée, ni dirigée, quand les conditions de son explosion sont posées. Une autre erreur, c'est d'attribuer aux seuls révolutionnaires, à leurs mauvais desseins, à la corruption de leur nature, les phénomènes révolutionnaires.

Une révolution est simplement une étape dans un long développement qui embrasse la période pré-révolutionnaire. De la Révolution française, par exemple, l'Ancien Régime est en quelque sorte l'indispensable préparation. Ce sont les germes spirituels, intellectuels, sociaux contenus dans la société de l'Ancien Régime qui éclosent brusquement sous l'ardent soleil de la crise révolutionnaire. Il en est de même de la Révolution russe.

La société russe était malade sous le régime tsariste. Une série de causes parfaitement connues de tous ont porté la maladie organique, plus ou moins apparente, à l'état de crise aiguë. Voilà tout. Tôt ou tard, la révolution était fatale en Russie et elle devait prendre un aspect conforme à l'état moral de la Russie. C'est-à-dire qu'elle ne pouvait être ni humaniste, ni démocratique, ni constitutionnelle mais despotique, cruelle et religieuse, à rebours. Dès lors, on comprend ce que Berdiaeff entend par réaction. Est réactionnaire tout politique qui s'imagine pouvoir terminer une révolution, ou mettre fin à une crise sociale, en appliquant les principes qui ont régné dans le passé immédiat parce que ce sont ces principes qui ont amené la révolution ou la crise. C'est comme si on voulait guérir une maladie en nourrissant les microbes qui l'ont causée.

C'est ainsi qu'en France, pendant la révolution, les émigrés et les ultras, qui voulaient restaurer l'Ancien Régime étaient d'impitoyables réactionnaires.

Cette conception de la Révolution dicte l'attitude de notre auteur devant la crise qui accable le monde actuel.

Cette crise, c'est l'humanisme avec toutes ses conséquences directes qui en est responsable... Par conséquent, le réactionnaire, aujourd'hui, c'est l'homme qui s'imagine pouvoir régénérer notre civilisation par une extension plus grande de la science laïque et morcelée, du libéralisme, du capitalisme, du socialisme et de la démocratie, bref, de tous les produits de l'humanisme.

Berdiaeff plane trop haut, dans la région des principes pour perdre son temps à porter des jugements de valeur sur les hommes comme Wilson, Buisson, Aulard, Briand et autres illustres démocrates. S'il consentait à le faire, il les considérerait comme les pires réactionnaires d'aujourd'hui...

* * *

Mais n'est pas réactionnaire, celui qui, pour orienter sa pensée remonte dans l'histoire jusqu'aux époques qui étaient encore indemnes des principes morbides dont la société de son temps est accablée.

Pour Berdiaeff, comme pour les romantiques allemands, comme pour une élite croissante de catholiques, le Moyen âge est une époque de ce genre.

Notre temps, selon lui, est en marche vers un nouveau *Moyen âge*.

Sous quels traits Berdiaeff se représente-t-il ce nouveau Moyen âge qu'il voit monter à l'horizon de la civilisation? En partie, sous des traits qui sont familiers à tous ceux qui ont suivi le cheminement de l'idée corporative, au long des derniers siècles. L'auteur ne se propose d'ailleurs pas d'en donner une description minutieuse. Il trace, comme au hasard, sans aucun ordre logique, sans justification, quelques traits rapidement dessinés.

La Renaissance et la Réforme ont engendré les nationalismes modernes, qui font de chaque nation, une monade fermée aux autres, alors qu'au sein des nations le corps national se décompose lui-même, en classes, en partis, en individus isolés les uns des autres.

Rien de plus contraire à l'esprit catholique. Mais déjà se font jour des mouvements en sens contraires.

Les mouvements qui ont pour but de surmonter le blocus national et de créer l'unification mondiale ressortissent à la fin de l'histoire moderne et de son esprit individualiste, inaugurent le Nouveau-Moyen âge.

... C'est également au Nouveau Moyen âge qu'il convient de rapporter toute volonté d'unification religieuse (la réunion des parties déchirées du monde chrétien) et le désir d'une culture spirituelle plus universelle qui se fait jour à notre époque, dans les régions supérieures de l'Esprit humain...

Il est probable que les gens se grouperont, non sous des emblèmes politiques, qui sont toujours secondaires, et dans le plus grand nombre des cas, fictifs, mais sous des signes économiques d'un intérêt immédiat, des signes professionnels, et selon des catégories d'art et de travail.

Les anciennes castes et classes disparaîtront et à leur place, on verra surgir des groupes professionnels de travail spirituel et matériel.

Un grand avenir attend les unions professionnelles, les coopératives, les corporations. Les parlements politiques de bavardage

seront remplacés par des parlements professionnels représentant des corporations réelles, celles-ci ne luttant pas, pour une question de pouvoir politique, mais s'appliquant à résoudre les problèmes vitaux, pour eux-mêmes et non pour les intérêts politiques. L'avenir de la société appartient au type syndicaliste, mais bien entendu dans un tout autre sens que celui du syndicalisme révolutionnaire.

Le nouveau Moyen âge sera fatalement et au suprême degré *démocratique*, et il ne sera pas du tout démocratique.

Des unions sociales se chargeront de sauver l'Etat et la société de sa ruine. Des unions essentiellement vitales : les unes, professionnelles, corporatives, économiques; les autres spirituelles, feront la société et l'Etat du nouveau Moyen âge.

Ce sont les besoins spirituels et matériels des masses qui demandent à être satisfaits et non pas leurs aspirations au pouvoir.

Le pouvoir n'a jamais appartenu et n'appartiendra jamais au grand nombre. Cela contredit à la nature même du pouvoir. Le pouvoir a, en effet, une nature et une structure hiérarchiques.

Le peuple ne peut pas se gouverner lui-même, il lui faut des dirigeants.

Dans les républiques démocratiques ce n'est certes pas le peuple qui gouverne, mais une infime minorité de chefs de partis politiques, de banquiers, de journalistes, etc.

Il n'est pas impossible que l'unité des Sociétés et des Etats qui participeront au Nouveau Moyen âge, se coule dans les formes de la monarchie.

Les monarchies ne seront pas environnées de castes, mais des organes professionnels et culturels, unis dans une structure hiérarchique. Le pouvoir sera puissant, souvent dictatorial. Les Sociétés futures seront certainement des sociétés laborieuses.

A leur base sera posé le principe du travail, spirituel et matériel, non point d'un travail, où l'on ne tient pas compte de la qualité comme dans le socialisme, mais d'un travail qualitatif.

Telle fut toujours l'idée chrétienne.

L'excès de loisir et la grande oisiveté des classes privilégiées de l'histoire moderne cessera. L'aristocratie se conservera toujours, mais elle acquerra un caractère plus spirituel, de nature plus psychologique que sociologique.

* * *

Telles sont quelques-unes des caractéristiques du nouveau Moyen âge. Mais on pressent que pour Berdiaeff, l'essentiel n'y est pas enfermé.

Ce qui finit c'est le monde humain, purement humain engendré par l'humanisme.

Ce qui commence c'est une nouvelle période religieuse.

C'est cela qui fera l'essence du Nouveau Moyen âge comme il a été le trait dominant de l'ancien.

Il n'est pas nécessaire d'idéaliser le Moyen âge, comme l'ont fait les romantiques. Nous savons très bien quels sont les aspects négatifs et vraiment ténébreux du Moyen âge : la barbarie, la grossièreté, la cruauté, la violence, le servage, l'ignorance dans le domaine des sciences positives de la nature, une terreur religieuse rythmée sur l'horreur des souffrances infernales. Mais nous savons aussi que les temps médiévaux furent éminemment religieux, qu'ils allaient entraînés par la nostalgie du ciel, que celle-ci rendait les peuples comme possédés d'une folie sacrée; nous savons que toute la culture du Moyen âge était dirigée vers le transcendant et l'au delà et qu'elle devait à une haute tension de l'esprit — son orientation vers la scolastique et la mystique, à qui elle demandait de résoudre les problèmes suprêmes de l'être; les temps médiévaux ne prodiguaient pas leur énergie à l'extérieur, mais ils préféraient la concentrer à l'intérieur : ils ont forgé la personnalité sous l'aspect du moine et du chevalier.

* * *

L'objection surgit d'elle-même. L'ancien Moyen âge a fait faillite, tout autant si pas plus que le monde moderne.

Le catholicisme a eu la prétention d'imprégner toute la culture de son esprit religieux et il a lamentablement échoué. C'est parce qu'il a échoué que le monde s'est détourné du Christ et de sa loi.

Le christianisme n'ayant pas réalisé ses promesses dans le passé, n'est-il pas invraisemblable et absurde d'admettre pour l'avenir un revirement vers lui? Non, répond Berdiaeff, le christianisme n'a

pas échoué. C'est l'homme qui a manqué à sa tâche, à la haute mission que le Christ lui avait confiée.

C'est l'élément humain dans l'Eglise qui a trahi la Vérité chrétienne. Contre la décadence de cet élément humain, l'indignation eut été permise et juste. Mais on est allé plus loin. On s'en est pris à l'Eglise et à toutes les choses authentiquement saintes qu'elle contient : Au Christ et à sa loi.

Le Royaume de Dieu sur la terre n'est pas seulement affaire du Christ, Il est aussi affaire de l'homme. Il s'offre à l'homme une immense liberté, laquelle est l'immense épreuve des forces de son esprit. Dieu lui-même, si l'on peut dire, attend de l'homme son apport créateur. Mais, au lieu de se tourner vers Dieu et de lui consacrer, la libre surabondance de ses forces, l'homme a dépensé et détruit son énergie vitale dans l'affirmation de soi-même, en gravitant sur la périphérie des choses.

Aujourd'hui il n'y a pas de salut, sinon par un retour vers Dieu. Toute la culture : la philosophie, la science, l'art, la morale, l'économie, l'Etat, doit redevenir religieuse et sacrée.

Dans le Nouveau Moyen âge, l'Eglise redeviendra le centre spirituel de l'univers. Car l'Eglise ce n'est pas seulement l'humanité christianisée. Elle est cosmique de sa nature et en elle rentre toute la plénitude de l'Etre.

L'Eglise c'est le cosmos christianisé. Ceci doit cesser d'être une vérité théorique et abstraite pour devenir une vérité vivante et agissante.

Au lieu de confiner la religion dans les temples et les sacristies, d'en faire comme on dit une chose privée, il faut au contraire lui donner accès au large monde, pour qu'elle vivifie et transforme tout le créé.

La religion des temps modernes était devenue une partie distincte de la culture, une sorte de spécialité comme l'économie politique, où l'élevage des vers à soie. On lui avait réservé une place séparée et assez mesquine dans l'encyclopédie du savoir. A nouveau, elle doit devenir tout — une force illuminatrice et transfiguratrice de toute la vie par l'intérieur — elle doit, force spirituelle libérée, transfigurer la vie totale.

* * *

Rêve magnifique, rêve grandiose qui fait battre d'espoir le cœur de tout vrai chrétien. Mais ce rêve n'est pas celui d'un utopiste. Berdiaeff ne nous dit pas que ce rêve se réalisera nécessairement. L'homme est libre et deux voies s'ouvrent devant lui. Il peut aller aux créatures en se détournant de Dieu ou bien il peut aller à Dieu en sanctifiant les créatures.

Ce que Berdiaeff nous dit, c'est ceci. Nous sommes au bout de toutes les possibilités purement humanistes. Personne ne croit plus, exceptés les réactionnaires aveuglés, à la vertu de libéralisme, de la science, de la démocratie et de toutes les formes de l'hérésie humaniste. Le communisme lui-même ou plutôt le communisme surtout n'y croit plus. Le communisme saccage toutes les idoles humanitaires. Il est hiérarchique à sa manière et autoritaire; il est d'essence religieuse.

C'est une croyance, une foi, une religion, mais une religion satanique, dans laquelle toutes les vérités chrétiennes sont bafouées, toutes les fleurs et tous les fruits de la Renaissance humaniste sont foulés et détruits.

C'est là que nous aboutissons peut-être, car le Christ a laissé à l'homme « la faculté de disposer de soi-même ». Si nous continuons dans la voie que la majorité de nos contemporains parcourent en chantant de vieilles romances démodées, insoucieux des dangers de la route, nous irons à la Révolution communiste qu'aucune chimère libérale ou démocratique n'arrêtera.

Si le monde doit être sauvé, ce ne peut être que par une révolution toute spirituelle, un retour de l'homme à Dieu. Par l'homme ainsi libéré, une civilisation nouvelle peut naître, saturée de christianisme : Un Nouveau Moyen âge.

* * *

Je m'arrête. Mon article déborde les limites permises et lassera sûrement la patience du lecteur. Pourtant je sens que je n'ai donné qu'une pâle esquisse du livre puissant de Berdiaeff.

Sur le socialisme, la démocratie, la Révolution russe et son développement probable, sur bien d'autres sujets d'importance égale, l'auteur a les aperçus originaux et profonds.

Cet article si imparfait. Je le termine au matin du Jeudi Saint. Demain l'Eglise célébrera dans le deuil liturgique la mort glorieuse du Christ, sur la croix entre deux bandits de grand chemin. Mais dimanche, dans l'Univers entier, on fêtera par des pompes magnifiques la Résurrection du Sauveur.

La semaine sainte est l'image symbolique du monde moderne. Il a essayé de tuer le christ à nouveau dans les âmes, dans les institutions et dans les mœurs. Il a en grande partie réussi. Puisse la Pâques de 1927 célébrée avec foi, avec amour par les catholiques du monde entier être le symbole de l'avènement prochain du Règne social de Jésus-Christ.

FERNAND DESCHAMPS.

A l'occasion des vacances de Pâques, la Revue ne paraîtra pas vendredi prochain, 22 avril.

La morale de la Termitière

A qui lit *La Vie des Termites*, il apparaîtra clairement que ce livre va plus avant qu'une recension minutieuse des mœurs et des actes de ces insectes. Le chanfre épique de cette Sparte ténébreuse n'avance rien qui ne soit rigoureusement scientifique et la maîtrise du style, son dépouillement volontaire, contrastent singulièrement avec les transports frénétiques et les petits cris féminins qui échappent sans cesse à un Michelet, qu'il traite d'entomologie, de géologie ou de botanique. Aussi cet ouvrage devrait-il se ranger dans nos bibliothèques à côté des travaux de Darwin et de Fabre; cependant, ce n'est pas là que je le placerais, mais plus haut encore dans l'ordre de l'esprit, à côté du *Nouveau Moyen Age* et non loin des *Scivias*, de Sainte Hildegarde, parce que ce récit, dans tous ses détails, semble, ni plus ni moins, l'apocalypse du socialisme laïque et obligatoire vers quoi notre humanité s'achemine et qui est déjà commencé en nous et autour de nous en ses œuvres essentielles.

Ne croyons donc pas que M. Maeterlinck cède à son goût de cruel humour lorsqu'il voit dans les malheureux insectes coprophages, bien plus que dans les abeilles ou tout autre être vivant, « les précurseurs et les préfigurateurs de nos propres destins »; il n'y a là aucun paradoxe, mais une sereine observation de l'image inélectable à laquelle doit nous réduire l'instinct monstrueusement pervers d'une civilisation qui s'est volontairement arraché les ailes et crève les yeux pour concentrer tout son génie vers la convoitise et la délectation des choses du ventre. *Deus eorum venter est.*

Lorsqu'en 1848, Lamartine vit descendre des faubourgs, étudiants et ouvriers parisiens, pour donner l'assaut au gouvernement des Tuileries, on raconte qu'il s'écria : « Voilà mon *Histoire des Girondins* qui passe. » De même lorsque M. Maeterlinck a lu, dans les journaux, le projet de M. Paul Boncour décrétant la mobilisation universelle de tous les Français, sans distinction d'âge ni de sexe (exceptés les membres du Parlement), il aura pu se dire : « Voici la codification de ma *Vie des Termites*. » C'est, en effet, la traduction juridique à l'usage des hommes, des desseins

secrets de ce génie malfaisant que M. Maeterlinck appelle le Pouvoir occulte de sa république stercoraire. Désormais, il est de foi que tout citoyen appartient, corps et âme, à l'Etat, comme dans l'ancienne Rome l'esclave appartenait à son maître. Du jour au lendemain, il peut être requis pour défendre la Démocratie menacée, non seulement contre l'invasion étrangère, mais même contre toute agitation civique réputée séditionnelle.

Une petite phrase qui ne se fait pas remarquer du citoyen candide, tant son style uniformément administratif sait donner le change, autorise, en effet, tout bon plaisir de l'Etat dans cet ordre, car il est dit qu'il peut faire appel à la nation lorsque les forces policières sont jugées insuffisantes et qu'il suffit d'un simple décret du ministre de l'Intérieur (et non pas de la Guerre) pour armer obligatoirement les citoyens. Bien entendu, la division du travail est scientifiquement établie : les ouvriers sont mobilisés dans les usines ; les fonctionnaires dans les bureaux ; les... autres sur les champs de bataille, où ils versent généreusement leur sang pour le Droit et la Liberté, cependant que les députés votent des lois et débitent, dans tout le pays et même à l'étranger, des discours patriotiques, qui, disent-ils, soutiennent le moral du pays. Sauf ces manifestations verbales réputées indispensables en démocratie, tout se passe exactement comme dans la Termitière.

Dans un de ses chapitres les plus pathétiques, Maeterlinck nous décrit comment sa république souterraine est alertée quand la fourmi, l'ennemie millénaire, est signalée aux abords de la cité. « Il y a, dit Maeterlinck, une stricte et judicieuse distribution ou division du travail, qui place d'un côté l'héroïsme et de l'autre la main-d'œuvre. » A l'annonce du combat, les ouvriers qui sont chargés de nourrir la république fuient à l'arrivée, tandis que les soldats se précipitent au dehors par la brèche, armés de tenailles énormes ou de lances à liquides toxiques qui paralysent l'adversaire. Si l'ennemi réussit à envahir la première enceinte de la cité, l'alarme est donnée par les soldats ; la cité se replie, et pendant que la mêlée devient furieuse, les ouvriers murent en hâte les débouchés de tous les couloirs derrière les soldats qui, toute retraite coupée, périssent sur le champ de bataille. Mais la République est sauvée. Le peuple aveugle et laborieux peut continuer sa vie « sordide et monotone », cheminer sous la terre et se nourrir d'excréments et de cadavres. »

Ne la reconnaissez-vous pas cette idole répugnante à quoi tous se sacrifient ? « Sous une voûte ténébreuse, basse et colossale si on la compare à la taille normale de l'insecte, l'emplantant presque tout entière, s'allonge, comme une baleine entourée de crevettes, l'énorme masse grasse, molle, inerte et blanchâtre de l'effroyable idole. Des milliers d'adorateurs la caressent et la lèchent sans arrêt, mais non point sans intérêt, car l'exsudation royale paraît avoir un attrait tel que les petits soldats de la garde ont fort à faire d'empêcher les plus zélés d'emporter quelque morceau de la divine peau afin d'assouvir leur amour ou leur appétit. Aussi les vieilles reines sont-elles cousues de glorieuses cicatrices et semblent rapiécées... Autour de la bouche, insatiables s'empressent des centaines d'ouvriers minuscules, qui lui entonnent la bouillie privilégiée, pendant qu'à l'autre bout une autre foule environne l'orifice de l'oviducte, recueille, lave et emporte les œufs à mesure qu'ils s'écoulent. Parmi ces multitudes affairées, circulent de petits soldats qui y maintiennent l'ordre, et, encerclant le sanctuaire, lui tournant le dos, face à l'ennemi possible et rangés en bon ordre, des guerriers de grande taille, mandibules ouvertes, forment une garde immobile et menaçante. »

Tout y est, l'innombrable clientèle d'adorateurs prébendés, les ouvriers à leur besogne, l'armée permanente et sous le ventre visqueux de la Reine, le Roi fainéant qui digère un songe élyséen...

Je ne puis passer devant le Louvre ou Notre-Dame sans me demander ce que l'Ange de notre nation, le grand saint Michel,

doit penser de nous lorsqu'il voit s'élever en face de ces monuments illustres, notre horrible termitière. Comment un si grand peuple a-t-il été changé en ces affreux insectes ? N'est-ce pas un cauchemar dont nous allons nous réveiller ?

Pareil au Termite à qui rien ne résiste ni le bois, ni le verre, ni le plomb, ni l'acier, l'homme de la Révolution a creusé ses galeries dans toutes les institutions de notre infortuné pays. Comme les tables, les chaises, les cloisons, les arbres sont tout rongés intérieurement par ces redoutables insectes, tout en gardant l'apparence de leur ancienne consistance, Etat, Famille, Métier tombent en poussière dès que nous voulons nous appuyer sur ces réalités sociales. Le plus beau royaume qui fut sous le ciel est devenu un enfer. Et quand nous cherchons la France, nous n'avons plus la trouver qu'au plus profond de quelques cœurs estés fidèles, aussi cachés aux yeux de l'Europe qui nous observe que la divinité de Jésus dans les ignominies de sa Passion.

Tout Français ne peut s'empêcher de lire *La Vie des Termites* sans l'entendre comme une sorte de lamentation de Jérémie sur l'oppression de sa race ; elle incite à la même pénitence. En dépit de son panthéisme irréductible et de ses négations obstinées, Maeterlinck est une trop grande âme pour ne pas avoir pressenti la leçon qui se dégageait de sa noire contemplation. « Il est à peu près certain, dit-il, qu'autrefois nous étions bien plus étroitement qu'aujourd'hui reliés à cette âme universelle avec laquelle notre subconscient communique encore. Notre intelligence nous en a séparés, nous en sépare chaque jour davantage. *Ne serait-ce pas là notre erreur spécifique ?* »

Remplacez l'âme universelle par le Dieu de Pascal, le subconscient par l'âme chrétienne, l'intelligence par l'orgueil rationaliste, et vous verrez que Maeterlinck a touché dans ce livre le secret de notre damnation présente.

Son livre est le bréviaire de la cité future selon la science moderne où tout doit être taylorisé, standardisé pour l'épanouissement du seul bien-être matériel. Qu'on ne se récrie pas sur la morne férocité d'un tel Etat : il faut choisir entre l'Eglise et ça. Il n'y a pas de milieu entre le christianisme et la condition d'insecte coprophage.

ROBERT VALLERY-RADOT.

Une page d'histoire contemporaine

La monarchie des Habsbourg s'écroula en novembre 1918. Elle s'écroula, parce que tel était le bon plaisir de l'homme, qui à ce moment-là décidait du sort de l'Europe, le président Wilson. Deux mois avant cette catastrophe, un Polonais de mes amis s'était adressé à un secrétaire d'ambassade américain, en lui demandant, comment les paragraphes wilsoniens seraient appliqués aux territoires où les Polonais se rencontrent avec les Lithuaniens et les Ruthènes. Il reçut de lui la réponse suivante : « Vous êtes des naifs ; vous ne vous doutez pas, que les paragraphes ont été formulés dans le but de détruire et de partager l'Autriche-Hongrie. Pourquoi donc faisons-nous la guerre ? Pour écarter des marchés du monde la concurrence de l'Allemagne. La Turquie est l'endroit où l'expansion économique allemande nous menace particulièrement ; nous ne pouvons pas laisser les Allemands s'emparer du chemin de fer de Bagdad — et pour leur porter un coup mortel, nous allons écraser leurs alliés, qui leur frayent

le chemin vers l'Orient, en première ligne l'Autriche-Hongrie. »

L'Allemagne était un rival beaucoup plus dangereux pour l'Angleterre, que pour l'Amérique, mais ces paroles, que je viens de citer textuellement, n'en témoignent pas moins, que l'Amérique se solidarise avec l'Angleterre; elles expriment l'opinion, qui régnait alors dans les États-Unis et qui probablement était celle de Wilson lui-même, ce digne représentant *del popolo stellato che mercanteggia colla fraternità*.

On se plaît encore à se représenter Wilson comme un doctrinaire enflammé d'un saint enthousiasme pour les idées de paix, de justice et de charité et qui fut amèrement déçu au congrès de Versailles, où les intérêts égoïstes des vainqueurs et avec eux les sentiments de vengeance et de haine prirent le dessus. Nous avons lu des articles intitulés « La tragédie de Wilson ». Nous ne la voyons pas, cette tragédie. Si Wilson avait été réellement l'idéaliste et l'homme de bonne volonté, tel qu'on nous le dépeint, il aurait arrêté l'effusion de sang dès 1917 et il n'aurait pas sur sa conscience les millions d'existences humaines. Cela dépendait de lui. C'est alors qu'il publiait ses notes ronflantes au nom de « la grande famille humaine », c'est alors que, remplissant « une tâche sacrée envers elle », il invitait les belligérants à s'entendre et à conclure « une paix perpétuelle, sans vainqueurs, ni vaincus. »

Ne nous étonnons donc pas que le superbe avènement d'une ère nouvelle, annoncé par Wilson, ait abouti non pas à une solution de la question des nationalités, mais à un renversement. Ceux qui étaient en bas furent mis en haut — et vice-versa. Dans les limites de l'ancienne Autriche-Hongrie, la domination passa des Allemands et des Magyars aux Slaves et aux Roumains. Les deux tiers des Magyars leur furent jetés, comme proie, le reste, c'est-à-dire ceux auxquels on octroya une existence semi-indépendante, se virent réduits à l'état de mendiants, condamnés à vivre de l'aumône que daigneraient leur faire les heureux vainqueurs.

* * *

Je n'ai jamais éprouvé de répulsion de race envers les Juifs; je n'ai jamais rien écrit contre eux, j'ai eu des amis juifs, j'ai toujours condamné et je condamne les vulgaires excès de la presse antisémite. Il ne m'est cependant pas permis de fermer les yeux, au nom des principes humanitaires sur des faits qui définissent éloquemment l'essence même du judaïsme dans ses rapports avec les nations chrétiennes. La Hongrie était pour les Juifs une terre promise; ils ne la niaient pas et moi-même j'en ai rencontré qui en parlaient avec enthousiasme. Profitant de l'égalité la plus complète, favorisés par le gouvernement, qui avait besoin d'eux, ils exerçaient une influence énorme, souvent décisive sur les affaires de l'Etat. Et voilà qu'ils deviennent les maîtres : que firent-ils pour prouver leur reconnaissance? Tout d'abord, on pillait à Budapest les résidences des seigneurs, des Andrassy, Zichy, Csekonic et autres, puis ce fut le tour de leurs propriétés rurales. Le total de ce que les principaux commissaires se sont approprié en valeurs et en bijoux s'élève à une somme de trois milliards de couronnes. Après les seigneurs, ce fut le tour de la propriété moyenne et enfin celui des riches paysans. Naturellement, le produit des rapines alla aux chefs. Pour satisfaire les appétits des gens de moindre importance on se mit à créer des fonctions; c'est ainsi qu'au ministère des Cultes le nombre des fonctionnaires augmenta de 200 à 3,000; au ministère de la Guerre, 1,200 dames tapaient à la machine ou plutôt perdaient leur temps dans l'oisiveté. En moyenne, là où sous le régime précédant on employait trois ou quatre fonctionnaires, aux jours bienheureux de la dictature du prolétariat, il y en eut 150. Des dizaines de millions étaient dépensées pour la propagande; la fête du 1^{er} mai coûta 14 millions, trois artistes touchèrent un million pour des affiches.

Mais l'oppression bolchéviste ne fit qu'accroître les ressources morales de la nation. La Hongrie se relevait. Sous la direction d'un homme, que les Hongrois honorent aujourd'hui comme un héros national, l'amiral Horthy, elle se débarrassa finalement du joug de la bande haïe. La lutte eut pour résultat une régénération nationale. Le bolchévisme se brisa contre le mur de granit du catholicisme. Jamais les prêtres ne furent entourés de tant de vénération, qu'au temps de la révolution; jamais le peuple ne manifesta si ardemment son attachement à l'Eglise. Le sang des martyrs fut la semence, qui germe aujourd'hui. Il est vrai, que

les conversions en masse des Juifs au christianisme, provoquées par la crainte des vengeances et de la haine, sont l'objet des railleries, mais avouons que beaucoup d'entre eux ont été poussés vers l'Eglise par le dégoût et l'horreur du régime judeo-bolchévique, qui a versé le sang et semé la destruction. Animée par la foi en l'avenir, la nation hongroise efface maintenant les traces de la tourmente révolutionnaire et témoigne d'un renouveau de sentiment religieux.

* * *

La conquête de la Hongrie était pour le bolchévisme un triomphe d'une grande portée; elle lui facilitait sa marche victorieuse à travers l'Europe. Par la Hongrie, il atteignait l'Autriche et donnait la main à la Bavière, où le Juif Kurt Eisner, après avoir expulsé l'antique dynastie des Wittelsbach, se préparait à accueillir dignement le Juif Trotzky. Mais ce plan s'écroula sous les efforts héroïques de la Hongrie. Cette nation sauva l'Europe — du moins en ce moment là — de l'invasion la plus terrible depuis l'époque des Tartares.

Et comment l'Europe témoigna-t-elle sa reconnaissance?

Lorsque l'archiduc Joseph, palatin de Hongrie, entreprit l'organisation d'un gouvernement, les dirigeants des Etats de l'Entente, hantés par le cauchemar du retour des Habsbourg, se sentirent saisis d'effroi, leur commissaire général fit entendre en leur nom une protestation et la Hongrie dut s'incliner. L'invasion des bolchéviques, la transformation de l'Europe en un désert semblable à la Russie actuelle, serait-elle un moindre malheur pour l'Europe, que l'occupation du trône de Hongrie par un membre de la dynastie déchue?...

Cette antipathie pour la Hongrie se faisant jour à un moment où, à ce qu'il semblait, il était dans l'intérêt de tous les Etats occidentaux de la soutenir, fait au premier abord l'impression d'un mystère; mais c'est un mystère qui s'éclaircit facilement, si nous nous donnons la peine de réfléchir. Par quels moyens les Hongrois parvinrent-ils à terrasser le bolchévisme? Ils le terrassèrent par la force que leur donnait leur attachement à leur glorieux passé, aux traditions religieuses et monarchiques héritées de leurs pères.

Tandis que nous autres, Polonais, après avoir recouvré notre indépendance, nous n'eûmes rien de plus pressé que d'abandonner une des plus belles traditions de notre histoire et de rejeter loin de nous ce culte de la majesté royale symbolisant la majesté de la « république » (1), que Mickiewicz avait glorifiée en termes inspirés dans ses Cours au Collège de France et qui dictait à Sienkiewicz les plus belles pages de son épopée *Par le fer et par le feu*. Tandis que pour ne pas se laisser devancer par la république « soviétique », on proclamait sottement chez nous une république « paysanne », la Hongrie honoraît dans la personne de celui, qui avait brisé le joug du bolchévisme — l'amiral Horthy — le gardien de la couronne de saint Etienne chargé de la protéger jusqu'au moment, où elle sera placée sur la tête du souverain légitime. Et les ministres plénipotentiaires hongrois auprès des puissances étrangères portent le titre de « délégués du gouvernement royal hongrois ».

Mais ce n'est pas seulement par son culte du passé que la Hongrie donnait un bel exemple de santé et d'équilibre moral, mais encore en prenant conscience de l'importance de la religion comme puissance spirituelle et comme appui inébranlable contre l'invasion du nihilisme politique et moral. Voici les paroles du ministre des Cultes, Stefan Haller, prononcées à l'une des réunions électorales. « C'est de l'Orient qu'est venu le danger du bolchévisme et c'est en Orient que doit naître l'idée, qui sera le salut de l'Europe et qui établira les relations internationales sur de nouvelles bases. Cette idée, c'est la solidarité chrétienne des nations, c'est leur émancipation intérieure, leur union et leur alliance. Je ne doute point, que cette idée prendra corps, qu'elle remplacera la ligue wilsonnienne et sera plus solide que toutes les créations de la diplomatie... « Nous, Hongrois, nous avons le droit de crier à toutes les autres nations : Libérez-vous, comme nous l'avons fait, vous n'avez jusqu'à présent aucun moyen de faire entendre la voix de votre conscience chrétienne ni de disposer de vous-mêmes; vous n'avez pas de gouvernements chrétiens, vous êtes courbés, comme nous l'étions, sous le joug international judeo-maçonnique et socialiste. Ceux qui parlent en votre nom n'expriment ni ce que vous sentez, ni ce que vous désirez, mais

(1) L'ancienne Pologne était une république ayant à sa tête un roi.

uniquement ce qui est utile aux intérêts de la juiverie et de la franc-maçonnerie. Aussi regardent-ils dans l'inaction notre effondrement et, plus encore, ils vous demandent de vous en réjouir, malgré que la ruine d'un des remparts orientaux de la chrétienté met fin à l'existence d'un Etat, qui veut être chrétien non pas de nom seulement, mais de principe »...

Ces paroles expliquent tout. Nous comprenons maintenant, pourquoi même un organe relativement conservateur, comme le *Journal des Débats* écrivait : « Le repos du monde exige que le magyarisme soit détruit dans ses racines. » (17 janvier 1920). Nous comprenons aussi, pourquoi à mesure que se développait la résistance hongroise contre le bolchévisme, augmentait l'hostilité des sphères dirigeantes en Angleterre et même en France; nous comprenons enfin pourquoi au moment le plus critique pour la Hongrie, lorsque le gouvernement national constitué à Arad pour comprimer la révolution se transportait à Szegegin, le commandant français de cette ville, le colonel Bétrise, ordonnait la réquisition des canons, afin d'empêcher le mouvement patriotique et antibolchéviste. En apparence, il ne peut y avoir rien de commun entre le grand capital et la grande révolution qui lui a déclaré la guerre, entre un Rothschild et un Trotzky. Le point de contact existe pourtant, il y a un endroit où les deux puissances se rencontrent et arrivent à s'entendre et à se mettre d'accord : ce sont les loges maçonniques. Je ne prétends nullement que Trotzky soit en personne membre de telle ou telle loge et je préférerais ne pas parler de la franc-maçonnerie. Elle s'est entourée de mystère et en abordant ce sujet, on est condamné à errer à l'aveugle. Mais s'il est difficile de déterminer l'influence des loges dans chaque cas particulier et de se rendre compte de la ligne de conduite qu'elles poursuivent, il n'est pas impossible de saisir leur idée fondamentale. Elle se laisse deviner à travers le voile des grands principes humanitaires dont la franc-maçonnerie s'enveloppe. C'est une idée toute négative, c'est l'antitraditionalisme. La destruction de l'ordre politique et social et avant tout de la religion, qui est à sa base, voilà le but de la franc-maçonnerie.

Les Juifs décidément traditionalistes entre eux, tirant leurs forces résistantes et leurs forces agressives de leur attachement à la loi de Moïse et aux prescriptions de ses commentateurs, ont déployé de tout temps leur énergie à renverser tout ce qui était tradition et religion du passé dans les sociétés et les nations, parmi lesquelles ils agissaient. Ce que je dis n'est pas une invention antisémite. Les Juifs n'en font aucun secret, au contraire, ils s'en vantent. « Les Juifs — déclare Nachum Goldmann — ne peuvent que haïr l'ordre social actuel. Aussi se mettent-ils partout du côté des partis d'opposition, ils vont avec les réformateurs et les révolutionnaires, avec tous ceux qui tendent à détruire les vieilles formes d'existence et en préconisent de nouvelles. C'est le caractère critique et négatif du travail et de l'action du judaïsme, qui lui donne toute sa valeur historique et qui constitue l'objet de sa mission universelle. » (1).

C'est donc dans l'antitraditionalisme que le judaïsme et la franc-maçonnerie se sont rencontrés et il a été rien d'étonnant qu'avec leur adresse et leur audace, les Juifs parvinrent à occuper dans les loges les situations dirigeantes. Il existe, il est vrai, une théorie, qui fait dériver la maçonnerie de l'Angleterre et qui s'appuie sur ce fait, que depuis l'époque où nous avons sur les loges des renseignements précis, c'est-à-dire depuis le commencement du XVIII^e siècle, l'initiative en matière de leur fondation appartient dans tous les pays à l'Angleterre et que partout les loges ont fait de la politique anglaise. Gardant en Angleterre un caractère national et conservateur, elles étaient un élément de décomposition et d'anarchie dans tous les Etats, qui mettaient un obstacle à l'essor de la puissance anglaise et des idées anglaises, dans les Etats catholiques en première ligne. Mais, loin de contredire, cette hypothèse complète plutôt la théorie de l'hégémonie juive dans les loges. L'« antipapisme » anglais a trouvé dans les Juifs des alliés habiles, énergiques et particulièrement utiles, car, dans chaque pays, au lieu d'agir de loin, comme les Anglais, ils sont un élément local de destruction par rapport à la religion et à l'ordre social et politique.

Aujourd'hui, l'Angleterre a atteint le faite de sa puissance, la Russie est dévastée de fond en comble, l'Allemagne brisée. La monarchie des Habsbourg, catholique, « papiste » et par cela

même faisant horreur aux Anglais, a été balayée de la surface de la terre, l'Angleterre est maîtresse du monde et avec elle triomphe son alliée, la franc-maçonnerie.

Mais les nuages accumulés sur le ciel de l'Angleterre ne permettent pas à ses habitants de savourer les fruits de la victoire. La crainte, qui depuis cent ans troublait le sommeil des hommes d'Etat anglais et les poursuivait de la hantise d'une invasion russe aux Indes, vient de revêtir une forme réelle. Ce que la Russie des tsars n'avait pas été en état d'accomplir, les principes bolchévistes y ont réussi. L'empire britannique est menacé du soulèvement de 300 millions d'Hindous, jusqu'à présent soumis à une poignée d'Anglais. Et si la puissance, que nous étions habitués à considérer comme le soutien le plus ferme du vieil ordre des choses, si l'Angleterre victorieuse et dominatrice des mers et des terres abandonne le champ de la lutte contre le bolchévisme, ce sera, avouons-le, le signal d'un bouleversement de la civilisation, de la mort des idées, qui faisaient battre les cœurs et qui nous élevaient au-dessus des biens temporels de l'existence. Certains Anglais, honnêtes et courageux, le comprennent. C'est ainsi qu'au Parlement, lorsque vint à l'ordre du jour la question du traité de commerce avec les Soviets, le colonel Archer Shee fit entendre une véhémence protestation : « prendre l'or russe serait prendre une chose volée ». Le colonel Page Craft déclara qu'il voudrait mieux voir son pays tomber dans la misère que de le voir déshonoré par des relations avec la bande qui gouverne la Russie. Quelques journaux, comme le *Morning Post*, soutenaient le même point de vue. Malgré cela, une rupture avec la Russie soviétique paraît peu probable. Les dirigeants de la politique anglaise n'ont en vue que l'avenir le plus proche et tremblent devant le danger hindou. Ils ne connaissent point la Russie et semblent ignorer la psychologie des révolutions. Ils agissent comme si le bolchévisme n'était qu'un parti politique, lequel se serait emparé, pour le moment, du pouvoir en Russie. Ils ne comprennent pas que le bolchévisme étant une idée, une foi nouvelle, ne vit et ne peut vivre que par l'expansion et qu'aujourd'hui « il traverse — comme on l'a remarqué avec raison dans la *Nova Reforma* — son ère héroïque sous le drapeau de la pureté et de l'orthodoxie de ses croyances et de ses principes », c'est pourquoi, « il ne se laissera pas entraver dans son essor par aucun compromis »... « et même si tel ou tel autre ministre ou commissaire bolchévique avait personnellement l'intention de tenir les engagements qu'imposerait le futur traité avec l'Angleterre ou quelque autre puissance, ni la logique intérieure de la doctrine bolchéviste, ni la logique de la situation politique ne lui permettrait d'y rester fidèle ».

Ce sont des choses claires, mais elles ne le sont pas pour tout le monde. Entrant en négociations avec Krasine, Lloyd George s'est par là-même avoué vaincu. L'Angleterre, cette forteresse imprenable du capitalisme international, a capitulé devant une puissance dirigée essentiellement contre le capitalisme. Ce serait un phénomène incompréhensible, si comme nous l'avons dit, il n'existait un fil imperceptible reliant les deux contraires. Ce fil est dans les mains du judaïsme et de la franc-maçonnerie. Les Juifs sont un facteur puissant dans le capitalisme international et un facteur dominant dans le bolchévisme. Et le bolchévisme, tout en s'efforçant d'organiser la société humaine d'après le principe collectiviste et conformément à l'évangile du Juif Marx, est dans son essence intime une nouvelle face du messianisme juudaïque, une tentative d'étendre sur le monde entier la domination du peuple élu. Par l'entremise des loges, ces succursales d'influence et de l'esprit juifs, s'effectue la capitulation du vieil ordre des choses devant le désordre nouveau.

Dr MARIAN ZDZIECHOWSKI.
Recteur de l'Université de Wina.

Un accident survenu en cours de fabrication des clichés, nous oblige à remettre au prochain numéro notre Chronique scientifique.

(1) *Von der weltkulturellen Bedeutung und den Aufgaben des Judentums.*
München, 1916.

Quelques souvenirs personnels
sur
Henry Cochin,
de l'Institut de France, mort le 8 décembre 1926

C'était un homme exquis, et qui semblait avoir réuni en lui les qualités les plus solides et les plus séduisantes de notre race : la loyauté ; le dévouement absolu à toutes les nobles causes ; l'amour du travail bien fait et du devoir scrupuleusement accompli ; la souplesse de l'intelligence ; la générosité du cœur et une délicate simplicité, qui n'avait jamais allure de condescendance, mais qui était l'expression toute naturelle de cette âme d'une admirable droiture. Dans l'article si émouvant que son ancien secrétaire, Jean des Cognets, lui a consacré au lendemain de sa mort (1), le mot décisif, le mot unique qui caractérise Henry Cochin a été écrit, et je ne puis que le reprendre : le charme.

Henry Cochin fut, toute sa vie, fidèle à son amitié pour cette terre privilégiée de la beauté, dont les fils ont tant contribué au cours des siècles à enrichir le patrimoine commun de l'humanité. Il lui a consacré son dernier article, sur les *Récents progrès des études pétrarquesques* (2), comme il lui avait consacré, en 1886, son premier volume, une traduction des contes populaires de son ami J. Magherini Graziani : (3) il montrait déjà, dans la préface de ce dernier volume, une connaissance profonde de la vie des paysans de la campagne toscane. On goûtera la fraîcheur de cette page, qu'Henry Cochin écrivait à trente ans et qui est peut-être un peu oubliée :

Là-bas, à Poggittazzi — la villa rurale de Magherini, — celle des femmes qui prend le plus souvent la parole, qui interromp les récits du conteur par des réflexions dignes d'un chœur antique, qui parle sans cesse, pendant le travail de la semaine ou le repos du dimanche, c'est la *Cicala*, la Cigale. On l'appelle ainsi, vous l'entendez bien, pour sa langue bien pendue ; c'est une vieille bronzée au profil plus romain que toscan : la tête d'impératrice, au nez d'aigle, aux traits secs, aux yeux brillants et noirs, est encadrée d'un mouchoir rouge ; les mains se croisent sur la ceinture ; les pieds, toujours nus, sont blancs de poussière. Quelle belle langue harmonieuse il sort soir et matin de cette bouche fine, à la ligne nette, taillée comme d'un coup de serpe !

La *Cicala* paraît dans les nouvelles de Magherini, comme tous les *contadini* (4) de sa villa, et moi qui les ai vus, je les reconnais tous, et je reconnais leur langue précise et fine comme le grec, faite d'expressions propres et pittoresques, éloignée de tout argot et de toute déformation. Je reconnais aussi leurs histoires, antiques et modernes à la fois, échappées du vieux répertoire légendaire qui a fourni le monde latin depuis des siècles, renouvelées par une foi vive et sincère dans les choses racontées. Magherini a réussi, par un effort littéraire bien grand et bien nouveau, à fixer la langue courante de son pays, l'imagination courante de ses paysans. Tout y est : les légendes, la poésie du sol, le détail de la vie quotidienne, le souci des saisons, le labeur des champs.

Cette page est bien curieuse et caractéristique. Elle nous montre que l'érudit, qui avait fouillé les archives et les bibliothèques et qui avait scruté un à un tous les manuscrits de Pétrarque, n'avait pas seulement étudié l'Italie dans les livres, mais dans la vie quotidienne de son peuple et dans l'âme de ses paysans. Je ne saurais trop encore recommander, à ce point de vue, de longs passages de son *Fra Angelico* (5), — un des plus délicats chefs-d'œuvre de l'hagiographie contemporaine, — où Henry Cochin a admirablement montré ce souci constant et qui domine sa vie et son œuvre, de rattacher le présent au passé et de les expliquer l'un par l'autre.

(1) Correspondant, 25 décembre 1926.

(2) Dans les derniers fascicules des *Études italiennes*.

(3) *Le Diable, mœurs toscanes*. Paris, Plon.

(4) Paysans.

(5) Dans la collection, *Les Saints*. Paris, Lecoffre, 6^e édition 1919.

Mais c'était cependant dans le monde des lettres et de l'érudition qu'il comptait ses plus chers et plus fidèles amis. Une carte de recommandation d'Henry Cochin ouvrait là-bas toutes les portes. Combien de fois ai-je eu l'occasion d'en faire l'aimable expérience ! Dès qu'il savait que j'allais partir pour l'Italie, aussitôt il me demandait mon itinéraire, et, prévenant tous mes désirs, il m'en envoyait d'innombrables introductions.

Il connaissait personnellement Léon XIII et Pie XI. Du premier, il reçut, en 1883, le beau Bref qui précède la dernière édition des *Espérances chrétiennes* d'Augustin Cochin (1) ; et il avait réussi à obtenir sa bénédiction quelques heures après son élection au Suprême Pontificat. C'était, on le sait, en 1878. Henry Cochin avait alors vingt-quatre ans. Comme je lui demandais quelques détails sur cet épisode, voici ce qu'il m'écrivait :

Le secret de mon entrée au Vatican à l'élection de Léon XIII est simple. J'étais jeune, audacieux ; alors vivait le cardinal de Falloux ; je me suis avancé au premier rang de la foule qui se pressait à la porte de bronze. J'ai vu qu'une ou deux personnes faisaient entr'ouvrir la porte et entraient pour porter tel ou tel message. J'ai agité un papier en criant le nom du cardinal, j'ai joué des coudes, le suisse m'a laissé passer... et voilà tout ! Une fois dans le Vatican, personne ne m'a plus rien dit et je suis allé où j'ai voulu...

En ce qui concerne S. S. Pie XI, il est évident que Cochin ne pouvait pas ne pas avoir été en relations avec le préfet de cette Bibliothèque Ambrosienne de Milan, où est conservé l'un des plus célèbres manuscrits ayant appartenu à Pétrarque. Henry Cochin eut d'ailleurs, comme M. Pierre de Nolhac, la joie d'être le collaborateur de Dom Achille Ratti :

Certes, m'écrivait-il, j'ai eu le grand honneur de connaître le Saint-Père quand il était préfet de l'Ambrosienne. Je le vois d'ici me montrant le fameux *Virgile* de Pétrarque avec les peintures de Simone di Martino et la célèbre note sur Laure : *Laurea propriis virtutibus*... Ce qui m'est surtout précieux, c'est que j'ai collaboré avec lui. Je vous envoie en communication un exemplaire du volume *Petrarca e la Lombardia* (2), où, à la page *Collaborateurs*, vous trouverez le nom de votre humble ami auprès de celui d'Achille Ratti.

Plus que tout autre, Henry Cochin était sensible à ces brusques sautes de l'opinion qui, en ces dernières années, sont si énervantes chez nos voisins d'au-delà les Alpes. Il souffrait vivement de ces campagnes de presse gallophobes, qui sont devenues là-bas une véritable maladie chronique. Un jour, qu'après lecture de quelques articles de journaux italiens, où le « bourrage de crâne » me semblait avoir dépassé les bornes permises, j'avais eu moi-même un vif accès de mauvaise humeur et lui avais écrit qu'il perdait son temps à travailler, de toute son influence, à l'établissement de rapports amicaux entre la France et l'Italie, il me répondit par une longue lettre, où vibraient à la fois sa douleur et son espérance. J'en détache quelques lignes :

Eh! oui, je suis très affligé de tout ce que j'apprends d'Italie! Vous le devinez bien. Je lis en particulier les navrantes chroniques de mon ami P. dans les *Débats*. Jamais une pareille haine n'avait bouillonné contre la France... Vous sentez bien que cela fait beaucoup de peine à ceux qui, malgré tout, aiment l'Italie comme Nolhac et moi. Nous n'avons qu'à nous taire... Et avec cela, je garde en Italie les meilleures amitiés, même parmi des nationalistes comme X... Toutes les lettres que je reçois débordent de sympathie : Rajna, Torraca, Magherini, Foresti, Lo Parco, Segrè, Passerini, etc., etc., etc., plaignez-moi, et ne triomphez pas bruyamment.

C'était une des idées les plus chères, et en même temps les plus fécondes, d'Henry Cochin que le travail des érudits et des lettrés

(1) Paris, Plon. Nouvelle édition précédée d'un Bref de S. S. le pape Léon XIII, 1926.

(2) *F. Petrarca et la Lombardia, Miscellanea di studi e ricerche critico-bibliografiche. Raccolta per cura della Società Storica Lombardia ricorrendo il sesto centenario dalla nascita del poeta*. Milan, Hoepli, 1904. — Cf. N. Malvezzi, *Pio XI nei suoi scritti*, p. 195. Milan, Trèves, 1923.

ne doit pas être un travail égoïste; les savants et les écrivains doivent servir, à leur manière; ils représentent la France à l'étranger, et au-delà des frontières on nous juge sur leurs œuvres; ils ont une mission à remplir, et ils n'ont pas le droit de s'y dérober. Pendant plus de deux ans, Henry Cochin se consacra presque tout entier à donner, en France, à la célébration du sixième centenaire de la mort de Dante, l'éclat incomparable qu'elle a eu. Mais il n'y voyait pas seulement la glorification du poète de la *Comédie*. Il y assignait un autre but à son activité: l'entretien des bonnes relations internationales:

Au premier appel, m'écrivait-il, on a répondu dans le monde entier. Ensuite on a eu à constater ce que cette réponse comportait de promesse véritable et substantielle. En réalité, il n'y a eu en dehors de l'Italie, de bon travail qu'en France, en Angleterre et en Belgique. Mais c'est déjà un résultat bien extraordinaire! Le *Marzocco* de Florence (par une main où j'ai cru reconnaître Rajna) le constatait l'autre jour et rappelait par contraste qu'au premier Jubilé, en 1865 (1), la France n'avait répondu que par une lettre de Daniel Stern, adressée à la *Rivista Europea* de Turin... L'effet que produisent en Italie les fêtes dantesques de France est immense, et ce n'est pas exagérer de dire qu'il aide beaucoup à la reprise des bonnes relations si nécessaires. Nos amis italiens sont si sensibles...

Ce n'est pas sans un très vif intérêt qu'on lira, au même point de vue, cette appréciation sur une partie de l'œuvre scientifique d'Ozanam, si longtemps négligée et à laquelle on se décide enfin, aujourd'hui, à rendre un juste hommage:

Je reste persuadé qu'Ozanam est le véritable initiateur des études dantesques et que de jour en jour, on le reconnaît davantage. Cela est très doux pour nous catholiques, puisque cet homme est quasiment un Saint de notre Eglise, et sera béatifié quelque jour... Mais ce n'est pas comme catholiques qu'il nous faut apprécier Ozanam historien: c'est comme historiens; je puis vous dire la haute estime dont il jouissait auprès de quelques grands érudits italiens, et en particulier de mon ami d'Ancona qui me disait, et disait à tous ses disciples, qu'Ozanam avait eu sur lui dans sa formation d'historien, une influence considérable en opposition avec les influences allemandes.

* * *

Il me semble que ce charme d'Henry Cochin, que Jean des Cognets a si bien défini, peut cependant s'expliquer: par une qualité qu'il possédait au plus haut degré et que des Cognets, d'ailleurs, a parfaitement mise en lumière, la courtoisie.

Il aimait à se souvenir que dans la *Vita nova*, si excellentement traduite par lui, Dante appelle Dieu lui-même: « Sire de courtoisie ». Il déplorait que l'on eût laissé s'affadir le sens de ce beau mot de « gentillesse » qui signifiait jadis l'abord ouvert et « libéral » du gentilhomme.

Il faut seulement écarter ici le sens un peu mesquin et étriqué que nous donnons aujourd'hui au mot courtoisie, et lui rendre sa véritable signification, celle de Dante et celle de saint François d'Assise:

La courtoisie, mon frère bien-aimé, disait le Poverello, est un des attributs de Dieu qui distribue son soleil et sa pluie et tous ses bienfaits aux justes comme aux injustes, par courtoisie. La courtoisie est la sœur de la charité; elle éteint la haine; elle garde l'amour. Et comme j'ai trouvé en cet homme excellent cette vertu si divine, je voudrais bien l'avoir pour compagnon... Allons, mon très cher, chez le Seigneur courtois, car j'ai confiance dans le Seigneur que sa courtoisie cette fois ne se bornera pas aux choses temporelles, mais qu'il se donnera lui-même à nous comme compagnon (2).

Nous aussi, qui avons eu la joie de connaître et d'aimer Henry Cochin, ce que nous retrouvons en lui, quand nous évoquons sa chère image, c'est, avant tout, la courtoisie, « cette vertu si divine, sœur de la charité. »

Henry Cochin fut courtois envers tous, envers les humbles

(1) Sixième centenaire de la naissance de Dante.

(2) *Actus Beati Francisci et sociorum ejus*, manuscrit Little, 54; cf. *Fioretti*, chap. XXXVII^e.

comme envers les riches, les nobles et les puissants; courtois envers ses adversaires comme envers ses plus chers amis; courtois envers ceux qui avaient des fautes à se reprocher comme envers ceux dont le passé était sans tache. D'un écrivain que nous ne pouvions pas ne pas blâmer, il me disait:

Entre nous, je trouve que plusieurs de nos amis ont été trop durs pour lui. Je n'ai pas cette manière de faire, et je sais que vous êtes du même sentiment.

Il fut courtois dans les luttes politiques; et il y gagnait, avouons-le, quelque mérite. Et c'est par cette courtoisie qu'il avait obtenu, dès sa première élection, ce que des Cognets appelle si bien « la confiance de ses chers Flamands, cette confiance qu'il mérita chaque année davantage », et qui, « à chaque consultation nouvelle, faisait accroître sa majorité ». Il fut courtois dans ses relations avec les écrivains, avec les savants, avec les artistes, gent infiniment irritable comme chacun sait, et où la moindre vivacité dans la critique peut créer les pires malentendus.

Un jour, un peu froissé dans ses convictions religieuses qui étaient ardentes, il craignit de s'être laissé entraîner trop loin. Mais c'était une erreur de sa part. Il était incapable de prononcer un mot blessant. Et comme celui qu'il avait critiqué était aussi un homme d'une merveilleuse courtoisie, il s'ensuivit entre Henry Cochin et Paul Sabatier les plus cordiales relations. L'histoire mérite d'être donnée en exemple à la race tout entière des « gens de lettres ».

J'avais écrit, me racontait Cochin, un article assez long sur le premier livre de Sabatier (1). De là datent nos relations. J'ai de lui l'impression la plus favorable. Je l'ai trouvé la loyauté et la modestie même. J'avais, je l'avoue, éreinté son livre (2). Il avait un succès fou et rentrait dans ce goût franciscain, né de Renan, à tendances doucement hérétiques et très anti-catholiques. Il m'avait agacé; j'étais jeune, et je m'étais laissé aller plus que je n'aurais dû assurément. Je n'ai reçu en retour que des gracieusetés, douces, courtoises, modestes. J'en ai éprouvé pour Sabatier des sentiments fort sympathiques. Soyez-lui fidèle!

Magnifique leçon que l'on ne saurait trop méditer; et dont je ne pense pas que les répliques soient très nombreuses...

Henry Cochin fut courtois envers Dieu, non pas à la manière du « seigneur courtois », qui se fit Frère Mineur, comme le voulait le Poverello; mais à la manière de tous ceux qui, empêchés par les exigences de leur situation sociale de suivre à la lettre l'enseignement de saint François, l'ont cependant suivi en esprit, dans l'ardeur de la charité: à la manière, par exemple, de la noble dame romaine Jacqueline de Settesoli qui, sans quitter le monde, sut y être, sur les conseils de celui qu'elle avait choisi pour maître, la providence des déshérités de la vie, pour l'amour de Dieu.

Enfin, Henry Cochin fut courtois envers la mort. Aucun homme ne lira sans émotion « ces lignes secrètes qu'une main pieuse a recueillies pour nous » et qui ont été transmises, comme son testament, à ses plus chers amis:

Je me soumets humblement à la pensée de la mort. J'accepte la volonté de Dieu sur moi, quelle qu'elle puisse être. Je sais que les angoisses et les souffrances qui pourront m'être imposées ne sont rien à côté des fautes que je dois expier. Ma volonté bien sincère est dans un sacrifice complet, sans restriction aucune. Mais au moment même où je pense cela, où je le dis, où je l'écris, je sens en moi un frisson de faiblesse et de lâcheté. Je demande humblement la grâce de Dieu que je ne mérite pas et je sais que sans elle les résolutions que je crois pouvoir prendre n'existent pas. Et je prie de tout mon cœur la Vierge Marie pour qu'elle vienne à mon secours dans cette angoisse...

Mon bien-aimé Claude (3) prie pour nous. Puisse sa mort éclairer ma pau-

(1) *La Vie de saint François d'Assise*. Paris, Fischbacher, 1894. — Le livre, en effet, fut mis à l'Index.

(2) *Revue des questions historiques*, janvier 1895.

(3) Son fils, un savant et un héros, mort quelques semaines après l'armistice. Cf. CLAUDE COCHIN, *Dernières pages, notes du front et de l'arrière*, Paris, Hachette, 1920.

vre âme. Que Dieu me donne sa grâce pour arriver à un sacrifice complet et sincère.

Henry Cochin méritait d'être exaucé. Il l'a été.

Quel abandon à la volonté de Dieu, quelle ferveur dans ses communions; il se savait « prêt » et, malgré son immense humilité, il le disait. Il a reçu le bon Dieu le 8 décembre, jour de sa mort... Il avait mis sa confiance dans le secours de la Vierge Marie. Cela paraît une réponse. La Sainte Vierge l'a emmené en quelques instants. Lui qui avait tant souffert n'a pas eu d'agonie.

L'adieu que nous disons à Henry Cochin, nous qui l'avons tant aimé, est presque une prière. Car il nous vient au cœur de lui demander qu'il nous obtienne de Dieu la courtoisie, « cette vertu divine, sœur de la charité », pour que nous la mettions, de toutes nos pauvres forces, au service de l'Eglise et au service de la France : à son exemple.

ALEXANDRE MASSERON.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

Une page des Mémoires du comte Woeste

Pour faire suite à de précédents articles parus ici-même sur les chapitres des *Mémoires* du comte Woeste, dont le baron H. de Trannoy avait donné l'étréne à la *Revue générale*, je voudrais relever ici quelques pages complémentaires de celles-là, relatives aux conflits qui éclatèrent entre catholiques parlementaires et catholiques dits ultramontains.

Je ne dissimule pas que ces disputes, depuis longtemps apaisées, n'intéressent guère la génération présente pour laquelle elles n'existent plus qu'à l'état purement historique. Mais, précisément, le comte Woeste ayant voulu par ses écrits posthumes servir l'histoire, il y a lieu de vérifier ces documents par d'autres et d'essayer de dégager la vérité.

Il était inévitable que les *Mémoires* reflétassent les tendances de leur auteur et que l'exposé des faits fût teint des couleurs de sa mentalité. Voué à la politique, la grande passion de sa vie, il envisage tout sous cet angle. Toutes ces redoutables questions : rapports entre l'Eglise et l'Etat, gouvernement des sociétés, équilibre de l'autorité et de la liberté, libertés révolutionnaires et libertés chrétiennes, libéralisme, le comte Woeste ne les considère ni en philosophe, ni en théologien, et plutôt encore en politicien qu'en homme d'Etat. Son horizon intellectuel et doctrinal est barré par la réussite électorale et le souci de ressaisir les électeurs flottants pour former une majorité, semble dominer toutes ses préoccupations.

C'est de ce point de vue, légitime sans doute, mais tout de même étroit et trop exclusif, qu'il apprécie, juge, condamne tous ceux qu'il range dans « la fraction intransigeante, parmi les ultra », et qu'il appelle aussi les « anticonstitutionnels ». Il est obligé de reconnaître que ces catholiques, ces évêques, comme Mgr de Montpellier, Mgr Gravez, Mgr Dumont et même Mgr Fajet; ces nonces, comme Mgr Oreglia, Mgr Cattani avaient, après tout, la faveur et les préférences de Pie IX, se réclamaient du Pape, obéissaient à ses directives, s'inspiraient des enseignements de Rome en dénonçant les libertés modernes, les libertés de mal-faisance qui aboutissent à pourrir un peuple. Il faut bien qu'il reconnaisse dans le magnanime Pie IX l'intrépide Pontife qui se dressa contre le libéralisme de toute couleur avec la même énergie que Grégoire VII contre le césarisme germanique. Un jour viendra, dans sa vieillesse, où il s'effrayera des ravages de l'indifférentisme religieux, de la corruption de la foi, du venin de l'irréligion répandu dans les veines du corps social par la liberté indisciplinée, illimitée de la presse. N'importe!

Comme Vertot, il a fait son siège. Il est le réaliste politique de l'heure présente. La Constitution est l'arche sainte; y toucher, c'est le sacrilège. En découvrir les périls, la déprécier, c'est fournir aux adversaires une arme contre le parti catholique. S'il fut battu, en 1878, après avoir occupé le pouvoir depuis 1871, la cause de cet échec, d'abord attribuée à des raisons multiples, comme l'exaspérante passivité du cabinet Malou, ou la première application du scrutin secret qui affranchit les campagnards flamands de la tutelle de leurs curés, cette cause n'est plus demandée, en fin de compte, qu'à l'attitude hostile des ultramontains à l'égard des libertés constitutionnelles.

Ce sont eux les grands coupables, ils ont permis aux libéraux, Frère-Orban en tête, de se poser devant le pays comme le parti de la Défense nationale menacée par les ultramontains et de créer le premier ministère de l'*Instruction publique*, tout exprès inventé pour sauver les institutions en péril.

En réalité, depuis son fameux Congrès de 1846, le parti libéral, sous l'impulsion des Loges, évoluait vers l'irréligion et tendait de plus en plus à la déchristianisation de la Belgique. Cette prétendue « Défense nationale » n'était qu'un masque d'imposture qu'il déchirait lui-même en applaudissant, par une contradiction flagrante, à tous les attentats contre la liberté, et notamment à la persécution du Kulturkampf.

Vraiment, ces messieurs de la Droite exagéraient quand ils allaient, après leur échec de 1878, jusqu'à faire parvenir au Saint-Siège, par l'intermédiaire complaisant d'un nonce acquis à leur politique, Mgr Serafino Vannutelli, une Note qui réclamait l'intervention du Pape pour refréner les menées ultramontaines! Woeste doit reconnaître que le cardinal Dechamps, après avoir paru l'approuver devant quelques parlementaires, l'avait désavouée et déconseillée dans une lettre adressée au Nonce. Quelques écarts de presse, « la fameuse charretée d'ordures », échappée à la plume vigoureuse de Verspeyen pour qualifier les libertés nocives, ne paraissaient pas au Cardinal raison suffisante pour appeler les foudres du Vatican, et il lui semblait oiseux de remettre en question la licéité du serment à la Constitution qui n'avait été en somme contestée que par de Hemptinne et souvent proclamée par le Saint-Siège.

* * *

Naturellement, à vouloir faire passer des personnalités telles que Charles Périn et Mgr Gravez sous la toise constitutionnelle, à vouloir ne les juger que d'après l'étalon électoral, on s'expose à la plus criante injustice. Le comte Woeste n'y échappe pas.

Voici l'épithaphe en style lapidaire que sa plume grave sur la tombe politique de Charles Périn :

Ainsi finit le rôle d'un homme qui, en dépit de ses intentions, avait fait aux catholiques un mal immense dans ces dernières années.

Et voici l'oraison funèbre de Mgr Gravez : « Ainsi venait de disparaître le dernier de ceux qui avaient été mêlés à une campagne dont la cause catholique avait eu tant à souffrir en Belgique. »

Ces jugements sommaires ne sont pas sans appel, ils seront cassés par l'histoire. Je ne m'arrête pas à venger l'illustre évêque de Namur, homme de doctrine, homme d'action. Il est absolument inexact, pour me servir du terme le plus parlementaire, qu'il ait laissé son diocèse « dans une situation lamentable », comme M. Woeste le fait dire à son successeur, Mgr Goossens. Prêlat-militant, oui, toujours sur la brèche, avec vaillance, pour la revendication des droits de Dieu et de l'Eglise. Evêque apostolique, il a soulevé son clergé et son peuple contre la loi de malheur et fait fleurir l'enseignement catholique. Ses prêtres luxembourgeois furent les héros de la guerre scolaire et c'est sa grande âme qui leur insufflait l'héroïsme. Est-ce qu'il y a un diocèse où la foi soit plus vivace, les œuvres plus puissantes ? C'est à Mgr Gravez à ses impulsions énergiques, à son zèle dévorant, qu'il faut, pour une grande part, en faire remonter le mérite et l'honneur.

A en croire le comte Woeste, Mgr Goossens serait venu lui rapporter, en grand scandale, qu'« une portion nombreuse du clergé, la majorité des professeurs du Grand Séminaire paraissait vouée aux idées extrêmes ».

Elles ne sont pas autrement définies et l'imagination du lecteur peut se donner carrière, depuis les horreurs de l'ultramontanisme, les libertés de pestilence dénoncées par Pie VII dans *Mirari vos*, jusqu'aux Instructions épiscopales refusant l'absolution aux maîtres des écoles sans Dieu, en pleine conformité avec les règles édictées par le Saint-Siège.

On sent involontairement le frisson de l'épouvante. Mais on est tout de suite rassuré par le texte qui suit immédiatement. « Mais que d'améliorations s'étaient déjà réalisées depuis quatre mois ». Quatre mois avaient suffi à l'évêque souple et diplomate, qui gouvernait par le sourire, pour mater le clergé intransigeant et ployer son col raide sous le joug du parlementarisme. Seule, l'imprenable forteresse de l'*Ami de l'Ordre* n'avait pas amené son pavillon. On trouvera, peut-être, que, pour être si vite réparé, le mal ne devait pas être si profond. Mgr. Goossens ne fit, en effet, que passer à Namur pour être transféré au siège archiepiscopal.

Comme bien on pense, et honni soit qui mal y pense, c'est M. Woeste qui appelle Mgr Goossens à Malines. Il est, à cette époque, le faiseur d'évêques, comme Warwick fut le *King maker*; c'est lui qui, écartant Mgr Cartuyvels de Tournai, de Namur, du rectorat de Louvain, — comme suspect du crime d'intransigeance — désigne Mgr Du Roussaux pour Tournai, Mgr Belin pour Namur, Mgr Goossens pour Malines, Mgr Pieraerts pour Louvain. Il n'a qu'un mot à dire à M. van Praet, l'Egérie de Léopold II, et c'est chose faite, en attendant que M. van Praet conseille un jour au Roi de le renvoyer lui-même du ministère avec Jacobs.

* * *

L'exécution de Charles Périn, dans les *Mémoires*, est aussi rapide que brillante. Dans le portrait que trace de lui le mémorialiste, impossible à ceux qui l'ont connu, suivi ses cours, pratiqué ses livres, de reconnaître celui qui fut une des plus marquantes illustrations de l'Université de Louvain.

Du maître incontesté de l'Economie politique, qui faisait autorité dans le monde entier, qui a révolutionné la science économique, fondé l'Economie catholique par son immortel ouvrage *De la Richesse dans les Sociétés chrétiennes*; du savant original et profond qui a rattaché la production et la circulation de la richesse à la loi morale du renoncement, qui a créé une école et

taut une place dans cette science, jusqu'alors vassale du matérialisme, à la pensée chrétienne : pas un mot, pas un trait mot dans les pages que lui consacre M. Woeste.

Du professeur de Droit public qui a magistralement exposé les principes de la plus sûre théologie dans leur application au gouvernement des sociétés, qui a écrit le plus beau livre, peut-être, de politique chrétienne du XIX^e siècle : *Les Lois de la Société chrétienne*; du maître follement attaqué par la secte catholico-libérale, mais vengé par le Saint-Office, par Léon XIII, par le cardinal Jacobini, son secrétaire d'Etat, qui, d'une seule voix, ont proclamé « son enseignement et ses écrits hors de toute contestation »; du grand penseur catholique : pas un mot, silence... M. Charles Woeste l'a totalement ignoré, depuis le jour où Charles Périn s'est tenu éloigné, et pour cause, des Congrès de Malines.

Il ne retient que de prétendues attaques contre la Constitution, dont on aurait pu le défier de produire la preuve, s'il avait publié lui-même son réquisitoire, et les fameuses lettres qu'un prélat dément jeta dans la publicité en pâture aux chiennes d'enfer.

Investi par Pie IX, dans une audience de 1868, dont j'ai le récit sous les yeux, comme d'un véritable mandat, de la mission de propager en Belgique la véritable doctrine romaine sur les rapports de l'Eglise et de l'Etat et de se mettre pour cela au service des évêques qui menaient le bon combat, tout spécialement de Mgr Dumont; chargé par le Pape de prouver qu'il ne fallait pas reléguer l'idéal d'une société chrétienne dans le domaine de la chimère, mais orienter les esprits vers sa réalisation, M. Charles Périn obéit à la consigne de Pie IX, avec la même promptitude et la même fidélité qu'il mettra à obéir à Léon XIII, quand ce Pape jugera opportun de remettre l'épée au fourreau.

Dans des lettres strictement confidentielles où le diocésain s'épanchait librement pour éclairer son évêque, avec la certitude que jamais ce secret ne serait violé, Charles Périn apprécia parfois sans ménagement, les faits et gestes du cardinal Dechamps, qui, ballotté entre les parlementaires et les tenants des doctrines romaines, oscille parfois jusqu'à prêter les mains à la création d'une chaire de droit public ecclésiastique érigée contre la chaire de Périn, jusqu'à faire passer pour une approbation explicite du Saint-Office, décernée à l'ouvrage de Mgr Moulart : *L'Eglise et l'Etat*, un simple déclinatoire de ce Dicastère qui s'abstenait de juger un ouvrage non paru encore et en remettait le jugement au Cardinal lui-même. Jamais, d'ailleurs, dans ces lettres, l'orthodoxie de Mgr Dechamps ne fut effleurée par une critique.

Des épithètes assez vives y étaient décochées à quelques collègues favorables aux théories libérales.

J'ai toujours cru que la justice française avait prononcé le mot de vérité décisif, quand dans une affaire de cette espèce, la Cour de cassation avait solennellement déclaré que « l'on ne pouvait faire état » de lettres intimes publiées par le destinataire ou ses héritiers, à l'insu de l'expéditeur. Pourquoi ? Parce que l'inviolabilité de la correspondance est commandée par la moralité publique, par l'intérêt de la société.

Les adversaires de M. Périn ne se conformèrent pas à cette jurisprudence. Ils se jetèrent sur ces lettres avec avidité comme sur une proie. Ils les brandirent comme une arme pour abattre le savant professeur dont l'enseignement — en vain couvert par Rome — pouvait contrarier leur stratégie électorale. On excita le Cardinal. On créa un scandale public. En vain, Charles Périn, dans une lettre spontanée, empreinte d'une haute dignité et de la plus déférente soumission, s'efforça d'apaiser le Cardinal par des explications et des excuses qui réduisaient à leur juste valeur, assez mince, les passages incriminés de la correspondance divulguée malgré l'auteur. Les Evêques se réunirent et tombèrent d'accord pour réclamer une réparation publique. Le Saint-Siège,

saisi des plaintes amères du Cardinal, invita Charles Périn à s'expliquer.

Pour sauvegarder le prestige cardinalice que les commentaires venimeux de la secte avaient bien plus gravement compromis que les fameuses lettres elles-mêmes, le Pape demanda lui-même et fit demander à l'auteur par l'intermédiaire du cardinal Bilio une rétractation de ce qu'il avait articulé, en âme et conscience, contre la conduite politique de Mgr Dechamps. Le Cardinal Bilio et le secrétaire d'Etat joignirent en vain leurs efforts pour obtenir de Charles Périn une formule qui pût donner satisfaction au Saint-Père sans offenser la vérité. Ces laborieuses négociations échouèrent. Charles Périn fut inébranlable, respectueusement inébranlable, il ne consentit pas à un mot que le sentiment de l'honneur lui interdisait de prononcer. La finesse italienne s'é-moussa sur cette cuirasse.

Contrairement à ce que raconte M. Woeste, il ne se fit aucune illusion sur l'issue de l'affaire. J'étais à côté de lui, quand parut la Lettre de Léon XIII, du 3 août 1881 (et non de septembre, comme portent les *Mémoires*); je dépliai le numéro du *Courrier de Bruxelles*, qui apportait le document, je lui en fis la lecture et demeurai frappé de sa parfaite sérénité d'âme. Le passage qui le visait, en l'accusant « d'avoir légèrement, témérairement, sans justice ni charité, jeté le blâme sur le cardinal Dechamps », n'ébranla point la foi indéfectible du croyant ni l'attachement du fidèle au Saint-Siège. Devant ce reproche public qu'il jugeait immérité, il se tut et, par respect pour le Pape, il fit même taire l'avocat qu'il avait chargé de sa cause contre la *Tribune* de Mons, divulgatrice des lettres, en se désistant d'une action judiciaire où il aurait pu prendre l'éclatante revanche de sa justification.

Contrairement à l'avis de ses meilleurs amis, qui redoutaient la fâcheuse interprétation de ce geste, il voulut se borner à la silencieuse protestation de sa retraite. Il quitta sa chaire de Louvain, salué par les témoignages les plus flatteurs de l'opinion et jusque par des adversaires, tel de Laveleye, dont je me rappelle ce mot dans la *Flandre libérale*: L'Université de Louvain peut reprendre à son compte cette parole de l'Évangile: J'ai senti une force sortir de moi.

Trois mois après, pour attester devant tous que sa position doctrinale restait intacte, incontestée, suivant le mot de Léon XIII il publia en France: *Le Modernisme dans l'Eglise*, qui montre, par une correspondance inédite de Lamennais, la genèse du catholicisme libéral dans les idées du fameux novateur.

Retiré dans sa demeure ancestrale à Ghlin, il s'abstint, avec un soin jaloux, de toute participation aux controverses belges, il mit à profit ses dernières années pour publier, entre autres volumes, *L'Ordre international*, un *Précis d'Economie politique*, le commentaire le plus sagace, peut-être, qui ait paru de l'encyclique *Rerum Novarum*, et quelques écrits de circonstance. Il défendit avec toute l'autorité de sa science et la noble soumission du catholique au magistère de l'Eglise, la théorie du salaire de Léon XIII, estimant qu'elle avait, sur ce point capital, apporté à la science une lumière nouvelle, un complément nécessaire.

Diocésain respectueux, il reçut un jour avec toutes les marques de la plus profonde vénération son évêque, Mgr Du Roussaux, qu'il savait avoir demandé « sa destitution » dans une réunion épiscopale tenue en 1881.

Il vit descendre dans la tombe Léon XIII et applaudit avec joie à l'avènement de Pie X. Il a laissé un dossier: *Rome-Louvain* qui contient la justification la plus complète de sa conduite et, dont la publication, à son heure, réduira à néant certaines pages d'autres *Mémoires*.

Ainsi finit cet homme qui, en dépit des appréciations du comte

Woeste, essentiellement partisan, rendit d'immenses services à la cause catholique dans le monde par l'éclat de sa science unie à l'orthodoxie « la plus incontestée ».

J. SCHYRGENS.

FRANCE

En Hollande

On sait le grand succès remporté par M. Benjamin, cet hiver à la tribune des Conférences Cardinal Mercier. Malheureusement pour ceux qui ne peuvent assister à ces régalis oratoires, le brillant conférencier parle sans papier ni notes. Ses conférences n'en sont que plus vivantes et plus enlevées mais quel dommage que nous ne puissions en publier les textes!

Nous reproduisons ci-dessous un article de M. Benjamin dans le Figaro. Une conférence de lui, c'est cela, pendant une heure, admirablement dit et joué...

- Vous connaissez de nom, au moins, M. Albert Bayet? Mais vous ne le lisez pas? A la bonne heure! Il répand l'ennui, le pauvre cher. Il écrit des articles d'une morne ingénuité, où il n'y a pas trace, mais pas trace de sens du ridicule! Ce n'est pas assez. On s'inquiète, et pour sa famille et pour la race humaine, car il paraît qu'il est sincère et point mauvais. Mais pourquoi alors, Seigneur, pourquoi l'avoir fait si borné?

Il y a quinze jours, je partais pour la Hollande: c'est permis. Les comités d'alliance française d'Amsterdam, de Harlem, de La Haye, de Rotterdam m'avaient demandé de venir parler: c'est leur droit. Je n'y allais pas officiellement au nom de M. Doumergue, ni avec un mandat de la C. G. T., du parti radical, de la Libre Pensée, de la Sainte Franc-Maçonnerie, et je n'étais pas payé que je sache par ces gens-là. J'allais parler en mon nom, dans des sociétés qui ne se soucient que de belles-lettres et d'art. Or, qu'est-ce que je lis, montant dans le train? Un article d'Albert Bayet disant: *L'ignominie n'est pas à exporter. Comment a-t-on pu choisir M. René Benjamin pour nous représenter en Hollande?*

J'avoue que je voudrais, à chaque voyage, lire de ces choses désopilantes. Comme on part avec allégresse! J'ai fait voir au wagon-restaurant un appétit superbe: ils auraient dû me compter deux repas! Cette idée que j'allais « représenter Bayet », c'était trop beau, pour être d'un homme seul. Est-ce que M. Aulard, son distingué beau-père, ne l'a pas aidé?

Les Pauvres! Ils sont des types accomplis de primaires, quoi qu'ils affectent les enseignements secondaire ou supérieur, et la première de leurs primitives manies, c'est de croire qu'eux, toujours, ils représentent la France, la seule, la vraie, la laïque! Comme on comprend alors leur triste dignité! Ce sont des pontifes, des officiels. Jour et nuit, ils ont l'esprit en redingote. Et ils se figurent que moi, je vais en Hollande faire de la propagande. Ciel! Je leur laisse le mot et la chose; je n'ai rien à propager, terme affreux que je réserve aux épidémies et aux instituteurs syndiqués. De quoi donc allais-je parler? Ah! ils ne le sauront pas! Qu'ils demandent à leurs espions; et je n'en ai pas vus; nous n'étions pas entre livres penseurs, mais bien entre gens d'esprit libre. Et ce que j'affirme au citoyen Bayet, c'est qu'ayant tout autre chose à faire que de nous entretenir de la sottise humaine, nous n'avons jamais eu l'occasion, ni à table, ni dans les musées, ni devant le ciel, ni sur l'eau, d'évoquer rien de laïc ni de politicien, ni quoi que ce soit d'Aulard.

Tout nous en détournait dans ce pays d'ordre, qui a su contenir même la mer, dans ce pays d'art, qui, à force de prosaïque observation, a créé des miracles de poésie. Amsterdam, quelle tenue! C'est une ville, sur ses quais, le long de ses canaux, vernie comme un tableau. Les maisons de briques peintes, les cuivres, les vitres marquent assez qu'on n'y parle guère, mais qu'on brosse, qu'on frotte, qu'on exerce les bras plus que les langues, et qu'on prend autrement de plaisir à vivre en paix entre des choses nettes, qu'à s'agiter parmi des idées troubles. Une ville de sophistes aurait-elle ce visage? Quand on rêve, au Musée, devant les maisons de Delft par Vermeer, on admire qu'un homme ait pu peindre le silence. C'est le premier caractère des villes de la Hollande. On y

est propre, et on s'y tait. Pour nos maîtres d'écoles démagogues ce n'est pas un lieu de promenade!

Mais Rembrandt ne leur ferait pas non plus un plaisant pèlerinage. Ce grand homme, parce qu'il fut grand, à chéri dans la vie, de son cœur ardent et tendre, tout ce que nos laïques à courte vue rejettent. Penché sur ses dessins, l'autre jour, dans la maison du quartier juif qu'il acheta, où il peina, où il souffrit, j'admiraï comme ses personnages sont ce qu'ils sont, et font ce qu'ils font. Ils ne trompent personne. Ils ne péroreraient pas sur la politique, au lieu d'enseigner les enfants. Ils sont simples, ils sont vrais. Et si soumis, et si modestes; jamais aigris, jamais soufflés. La vie pourtant ne leur est pas douce : elle les déforme; dans leurs loques, ils tendent le dos à la fatalité. Mais ils travaillent et ils espèrent, et dans celles des eaux-fortes qui sont divines, parce qu'elles nous apparaissent dans une lueur de l'au-delà, celles où le Christ visite les pauvres, qu'il prie son Père de l'inspirer, eux, pacifiques, sages d'esprit, humbles de corps, attendent l'accomplissement de leur humaine destinée. Ce n'est pas de l'art pour congressistes strasbourgeois; ce n'est pas l'image de vaines révoltes. C'est le chef-d'œuvre où l'homme est compris, donc maintenu à sa place, dans le mystère pathétique de la vie que le peintre indique par la lutte de la lumière et de l'ombre.

Mais s'il ne peut être saisi ni par Bayet, ce sous-Aulard, ni par Aulard, ce sur-Bayet, je songeais, au musée, devant les *Syndics des Drapiers*, qu'en revanche il aurait pu les représenter, eux, les syndics de la laïque! Quels portraits il nous aurait faits avec de telles bobines, à qui de force son génie eût imposé la loi commune, qui est l'originel péché, la Bêtise au masque d'orgueil! Ah! que ç'aurait été grand! Qu'il nous eût épargné d'articles! Nous aurions regardé et nous aurions vu. De son pinceau apitoyé, mais sans rémission, il nous eût peint le front obsédé, l'œil fuyant, le teint pauvre, la bouche démagogique, et nous aurions vu la médiocrité laïcarde, et l'inhumain dans l'homme.

Puis le comique aussi, le trait burlesque, comme dans la *Ronde de nuit*! Vous souvenez-vous de ce personnage falot aux joues enfarinées? C'est le loufoque de la corporation. Eh bien, on aurait vu Bayet par Rembrandt, non seulement triste, mais bouffe, et pour rire, on n'aurait pas eu besoin de lire toute sa morale, où l'on cueille soudain, comme dans une coquille d'huître, cette perle :

« Nous ne savons pas, scientifiquement, s'il existe un Dieu, ou si, au contraire, il n'y a pas de Dieu.

» Tout cela, nous ne le savons pas, et ne le saurons jamais scientifiquement.

» Tout ce que l'homme ne peut pas savoir s'appelle l'inconnais-sable. »

Page 149. C'est page 149! Il a fallu d'abord avaler cent quarante-huit pages. Tandis qu'avec Rembrandt, on aurait vu sur-le-champ, dans le simple regard de l'œil peint, que le personnage était capable de cette théologie clownesque.

Ah! si je retourne en Hollande — et j'y retournerai, en dépit des Loges et de leurs feuilles de choux — pourquoi Bayet Albert ne m'accompagnerait-il pas? Je le présenterais. Il parlerait. On rirait. Ce serait peut-être, cette fois, de la « propagande »!

RENÉ BENJAMIN.

JAPON

Japon et États-Unis

D'après un article de K.-K. Kawakami : Le Japon regarde à travers le Pacifique, dans *The Contemporary Review*, d'avril 1927.

Depuis 1906 déjà (à cette époque des manifestations violentes se produisaient à San-Francisco contre l'immigration japonaise), l'Angleterre regarde avec appréhension l'attitude du Japon à l'égard de l'Amérique. Rappelons que modifié déjà en juillet 1911, de façon à ne pas obliger la Grande-Bretagne à prendre les armes aux côtés du Japon lors d'une guerre éventuelle entre le Japon et l'Amérique, le traité d'alliance anglo-japonais a définitivement cédé la place lors de la Conférence de Washington au « traité du

Pacifique », signé par quatre Puissances (*Four Power Pacific Treaty*), lequel expire en 1932.

Quelle est l'attitude du Japon à l'égard des États-Unis? Disons tout d'abord que, bien que profondément blessé par la loi d'immigration américaine, le Japon ne fera jamais la guerre à cause de cette loi seule. Il ne demande pas à envoyer en Amérique des immigrés sans restrictions. Ce qu'il demande, c'est que les États-Unis ne l'humilient pas de propos délibéré, mais qu'ils se conforment à son égard à ce qu'exigent la courtoisie et la bonne volonté. A aucun moment, l'immigration japonaise en Amérique n'avait dépassé 1 % de l'immigration totale. Bien avant le vote de la loi américaine d'immigration, le Japon s'était volontairement soumis dans ce domaine à diverses restrictions en vertu de l'accord connu sous le nom de *Gentlemen's agreement*. Par son vote de 1924, le Congrès américain n'en interdit pas moins intégralement toute immigration japonaise, reléguant par là les Japonais au rang d'une race inférieure.

Cependant, le Japon, tout en ne regardant pas la question de l'immigration comme close par ce vote, s'est contenté d'observer une attitude absolument correcte et calme. Ils n'ont pas manqué, les Américains qui ont énergiquement blâmé la décision du Congrès, l'ambassadeur des États-Unis à Tokio, Cyrus E. Woods, allant jusqu'à donner sa démission en signe de protestation.

Le Japon patientera en attendant que les circonstances changent. Ses actes envers l'Amérique ont continué à être empreints de sagesse et de générosité, alors que l'encre qui avait servi à écrire l'*Exclusion Act* n'avait pas encore séché.

Passons à un autre aspect du problème. Le Japon soupçonne, depuis longtemps, que l'Amérique voudrait le supplanter en Chine. Taft étant président, le secrétaire d'État, Knox, proposa l'internationalisation des chemins de fer de Manchourie, ce qui eût signifié pour le Japon la perte d'une situation obtenue au prix de 100,000 vies humaines et d'un milliard de dollars. C'est l'Amérique, bien plus que la Chine, qui a expulsé le Japon du Chantoung. Si le Japon se convainc que l'Amérique veut lui imposer ses propres volontés en Chine, il se préparera certainement à y résister coûte que coûte. Il est pauvre, surpeuplé, le droit à l'émigration lui est refusé. Que va-t-il donc faire s'il lui est interdit de déverser le trop plein de sa population en Chine? La politique dite de la « porte ouverte » qui, du point de vue américain, serait l'altruisme pur dont la Chine bénéficierait — à supposer que cette politique ne soit pas du camouflage destiné à détruire le *statu quo* chinois au profit du capital américain et des entreprises américaines — la politique de la « porte ouverte », disons-nous, est singulièrement unilatérale. D'une part, elle donne à l'Amérique toute liberté d'organiser en Mandchourie, en Chine ou en Sibérie, toutes sortes d'entreprises; de l'autre, elle permet à ces mêmes États-Unis, sous couvert de l'élastique doctrine de Monroe, de s'opposer à toute tentative japonaise de colonisation au Mexique.

Néanmoins, de toutes les nations, l'Amérique s'est montrée, jusqu'ici, la plus désintéressée en Chine. Le Japon a donné bien des preuves de son désir d'appuyer cette politique libérale; il a été le premier à exécuter les clauses de l'accord de Washington. Il désirerait en Chine une coopération étroite avec l'Amérique dans les entreprises commerciales et économiques. Il n'en appréhende pas moins que l'Amérique, confiante dans ses ressources financières et économiques incomparables, ne veuille aller de l'avant toute seule. La controverse entre le Japon et les États-Unis au sujet des entreprises de T. S. F. en Chine démontre que cette appréhension n'est pas dénuée de fondement. Dans cette affaire, les États-Unis se sont fort peu préoccupés des intérêts légitimes du Japon.

Si de pareilles controverses se multiplient, il en résultera une situation éminemment regrettable. Politiquement, économiquement, militairement, l'Amérique est une Puissance formidable, et elle est consciente de sa force. Se dira-t-elle dans son intérêt que noblesse oblige? Se rend-elle compte de la responsabilité moral qui va de pair avec tant de richesse et une pareille puissance? « Vivre et laisser vivre. » : se conformera-t-elle à ce principe dans ses rapports avec les nations étrangères? Telles sont certaines des questions qu'on se pose à l'égard de la grande république transatlantique, non seulement en Europe, mais aussi dans l'Extrême-Orient.

MAROC

La question de Tanger

D'après un article de « Fulana » : Tanger, dans *The English Review*, d'avril 1927.

De nouveau, la question de Tanger s'impose à l'attention du public qui ne comprend pas (ce dont il est difficile de le blâmer) que des complications d'ordre purement administratif dans la zone internationale du Maroc donnent lieu à des débats politiques d'une telle importance.

Pour comprendre la situation, il convient de rappeler que, déjà au début du XIX^e siècle, les représentants diplomatiques de divers pays européens avaient obtenu du Sultan du Maroc le droit plus ou moins vague de contrôler l'administration locale. L'Acte d'Algésiras (1906) légalisa la majeure partie de cet état de choses et tenta d'établir un contrôle diplomatique sur tout le Maroc.

Lorsque les traités dits de protectorat eurent été signés en 1912, la France et l'Espagne surveillèrent leurs zones respectives. Dans la pratique, les fonctions du corps diplomatique furent de plus en plus restreintes à Tanger que les traités avaient expressément exclu des dites zones. Le Sultan devenu un protégé français, les fonctionnaires indigènes qu'il continua à nommer, devinrent aussi de simples instruments entre les mains de la France. Profitant de cet avantage, celle-ci s'efforça de mettre la main sur Tanger, partie intégrante de l'Etat marocain. Cette lutte diplomatique dura de 1912 à 1923. Enfin, à cette dernière date, eut lieu la Conférence de Tanger. La France, l'Espagne et l'Angleterre, pays particulièrement intéressés, y envoyèrent des représentants qui firent de leur mieux pour élaborer un statut viable. La Grande-Bretagne fit prévaloir le principe d'internationalisation qui avait été le sien depuis longtemps, toute autre solution mettant en danger, pour l'Angleterre, la liberté d'user du détroit de Gibraltar (Tanger est à une soixantaine de kilomètres de la citadelle anglaise).

La Conférence aboutit à un compromis : la Convention de Tanger. Cette convention donna à l'Assemblée de la zone tangérienne de vastes pouvoirs administratifs et législatifs, les lois adoptées par ladite Assemblée devant être « visées » par la Commission de contrôle, composée des consuls généraux des Puissances signataires.

Celles-ci se partageaient les principales nominations : la France nommant l'administrateur en chef, l'Espagne le directeur de l'hygiène, l'Angleterre celui des finances. Il était stipulé que ceux-ci ne pouvaient agir que conformément aux volontés de l'Assemblée. Leurs salaires étaient, du point de vue anglais, dérisoires. Un « mendoub », assisté d'un personnel choisi par les autorités de la zone française, représentait le Sultan et était préposé aux affaires indigènes. Des mesures furent prises pour empêcher qu'on ne complotât à Tanger contre le maintien de l'ordre dans les zones espagnole et française, pour organiser une gendarmerie et une police municipale ; un tribunal mixte anglo-franco-espagnol fut créé, les Puissances signataires et adhérentes renonçant en sa faveur à leurs droits d'extra-territorialité.

Les points faibles du nouveau système ne tardèrent pas à devenir évidents. L'Assemblée, si de vastes pouvoirs lui avaient été octroyés, manquait totalement d'expérience dans le domaine administratif et ceux de ses membres qui n'en étaient pas dépourvus se heurtaient constamment à l'ignorance ou aux préventions nationalistes de leurs collègues, une nomination d'employé subalterne prenant les allures d'une question nationale.

Pour le poste de Mendoub, les autorités françaises avaient trouvé un candidat excellent dans la personne de Bou Achérine, un notable de Fez, cultivé et honnête. Malheureusement, ce fut son « conseiller » français qui s'arrogea tout le pouvoir. Les résultats ont été fort médiocres.

En ce qui a trait au recrutement de l'administration, le principe anglais de payer des salaires adéquats et de s'assurer ainsi les services d'hommes honorables et capables n'a pas été accepté par les autres nations. La gendarmerie n'a pas été constituée ; la police municipale a été à un certain moment l'objet d'allé-

gations fort graves, qu'une enquête faite quelques mois plus tard n'a du reste pas confirmées.

L'Italie et l'Amérique continuent à se tenir à l'écart et se refusent à admettre que leurs nationaux soient jugés par les tribunaux mixtes. Les perspectives financières ne sont pas réjouissantes ; le commerceériclite ; une grande misère règne ; les barrières douanières espagnoles, qui ont longtemps enserré l'enclave internationale, ont aussi grandement contribué à nuire au commerce. Elles ont été abolies, quitte pour l'Espagne à toucher 25 % des recettes douanières de Tanger. C'est là un prix trop élevé.

L'Assemblée a fait jusqu'à un certain point de la bonne besogne, mais l'attitude de ses membres de nationalité très diverses laisse grandement à désirer. Celle des Espagnols est, à proprement parler, purement obstructionniste. Vraisemblablement, l'Espagne désire faire croire que le régime international ne peut fonctionner. Récemment, elle a demandé le contrôle complet de la zone, ou tout au moins une position prépondérante dans l'administration. Rien ne semble justifier cette demande. En particulier, s'il était fait droit au désir espagnol de voir des officiers espagnols à la tête de la gendarmerie tangérienne, les tribus voisines, qui ne cessent de combattre leurs « protecteurs » avec un succès parfois étonnant, n'hésiteraient pas à faire la guerre de guérilla dans la zone internationale même.

L'attitude des membres français imbus de la défiance à l'égard des fonctionnaires, propre à tant de leurs compatriotes, n'est pas non plus encourageante. Cette méfiance les pousse à regarder d'un œil soupçonneux toute proposition émanant des représentants de l'administration. Les membres marocains de l'Assemblée sont nommés par la France, ne connaissent ni le français, ni l'espagnol et ne jouent dès lors pas de rôle important. Seuls, les membres anglais et juifs de l'Assemblée et les représentants des petites Puissances parlent et votent librement et ouvertement, sans idées préconçues et mobiles secrets.

Il va de soi que le Statut doit être amendé. Il faudrait surtout que les trois gouvernements français, espagnol et anglais prennent à cœur l'expérience dans laquelle ils se sont engagés. Que faut-il ? Une augmentation sensible des salaires ; des hommes expérimentés pris dans la police de Gibraltar, la police française, les carabiniers italiens, la *Guarda Civile* d'Espagne et venant renforcer la police locale, qui pourrait même recevoir une extension lui permettant de remplir les fonctions d'une gendarmerie.

Il faudrait encore l'introduction de l'étalon-or, pour établir une stabilité financière jusqu'ici inconnue. Le peseta pourrait être prise pour base, ce qui serait de nature à faire plaisir à l'Espagne. Une réforme de contrôle des affaires indigènes s'impose de façon urgente. Et si l'adhésion et la coopération de l'Italie et des Etats-Unis était obtenue, la situation s'améliorerait de façon décisive.

Aujourd'hui déjà, la nouvelle administration a pu réaliser quelques progrès, qui sont surtout évidents pour celui qui revient à Tanger après une absence de plusieurs années.

En ce moment, la France et l'Espagne discutent au sujet des desiderata espagnols : incorporation de Tanger dans la zone espagnole ou contrôle complet de l'administration de la zone internationale. L'Angleterre se tient à l'écart. Si un résultat positif est obtenu, il y aura une conférence de toutes les Puissances signataires de l'Acte d'Algésiras.

On sait que l'Espagne a déjà fait connaître par la bouche de Primo de Rivera que s'il n'est pas fait droit à ses demandes, elle restera libre de recourir à certaines mesures, qui, il est à présumer, seraient les suivantes : boycottage de la zone de Tanger, retraite des fonctionnaires espagnols de l'administration tangérienne, peut-être même évacuation complète de la zone espagnole.

Il ne convient pas de prendre ces menaces trop au sérieux ; et il en est qui frapperaient le plus durement — l'Espagne elle-même. Il ne faut pas que la Grande-Bretagne renonce à suivre une ligne de conduite qui lui est dictée à la fois par les intérêts de ses nationaux habitant Tanger et par les nécessités de la stratégie de l'Empire. Des modifications au Statut de Tanger peuvent être discutées et réalisées. Mais elles ne doivent pas être de nature à enlever à la zone son caractère international.